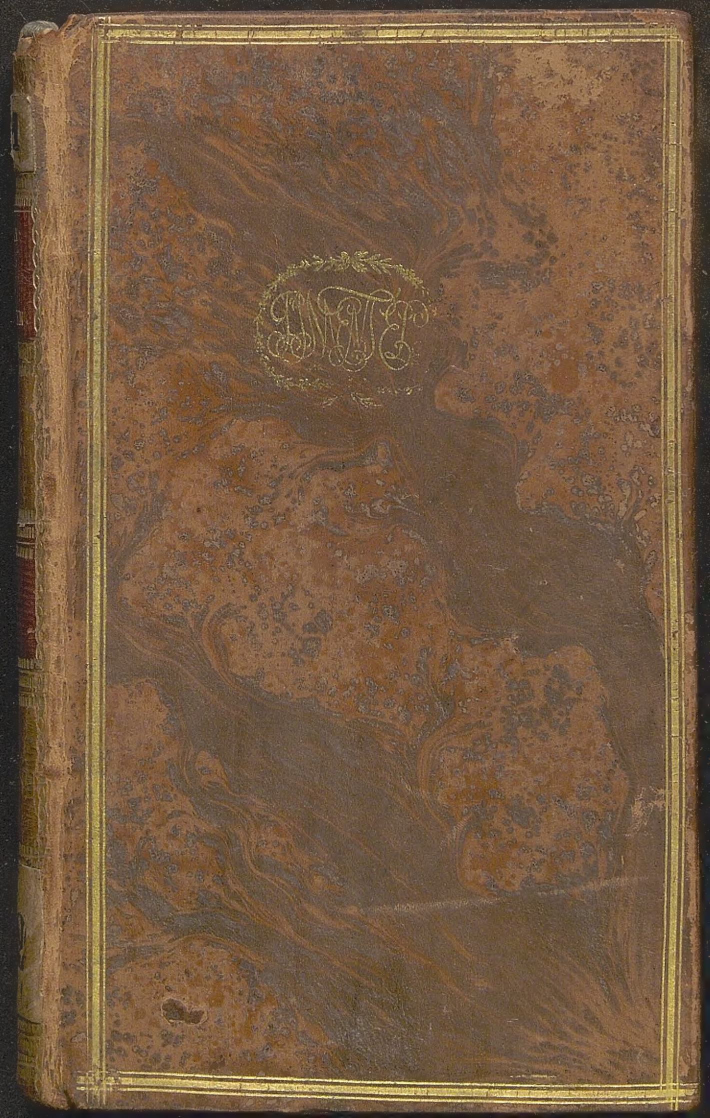
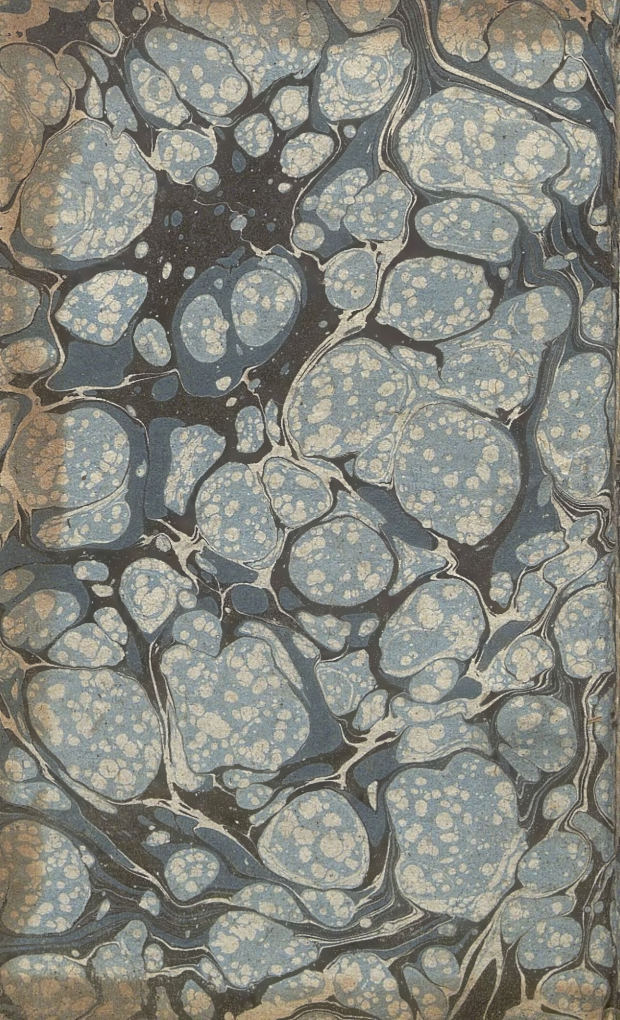
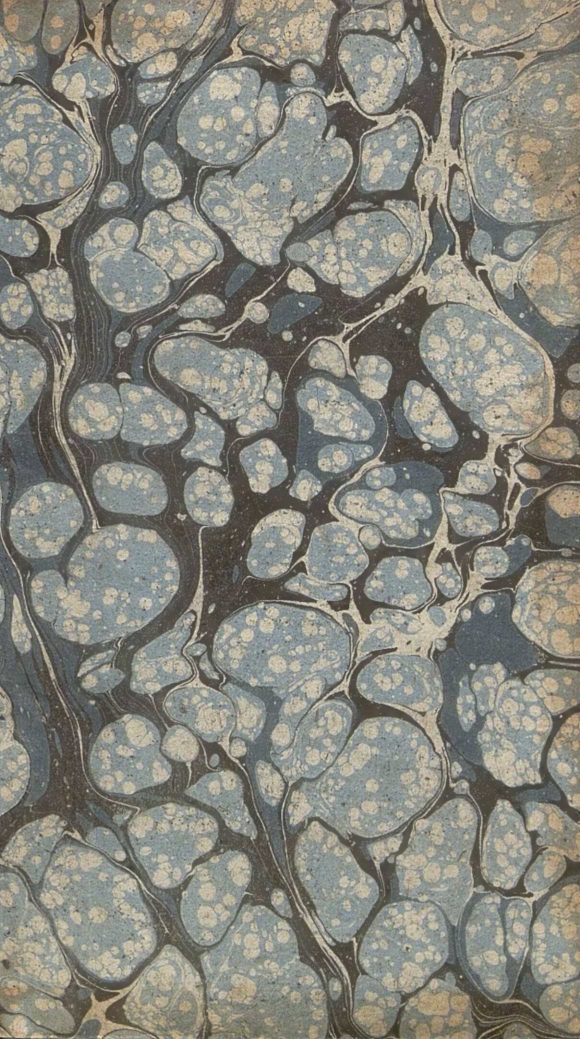
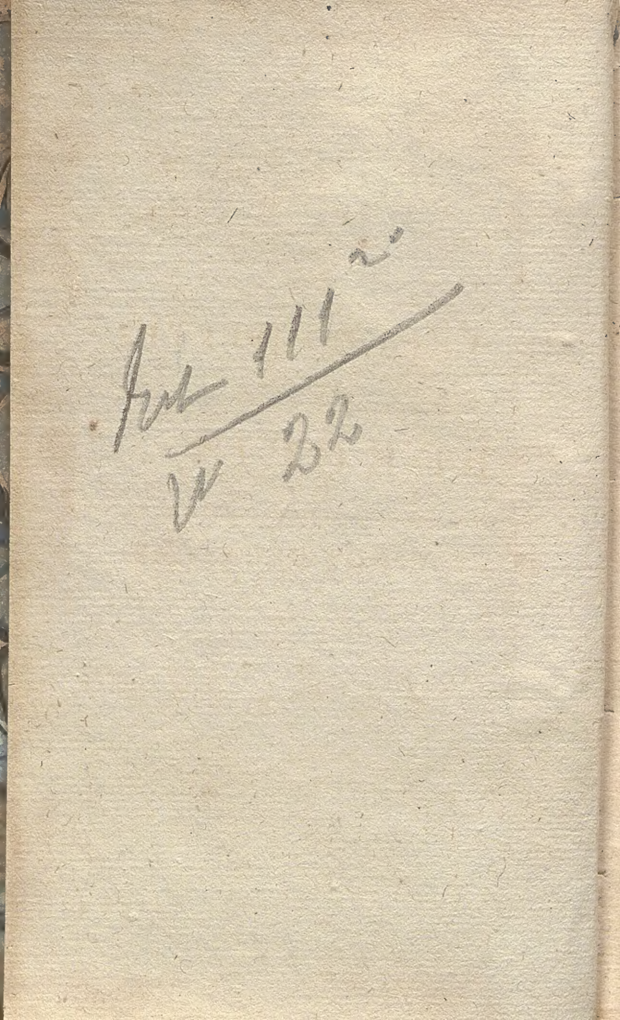








ŒUVRES COMPLETES
DE
BERQUIN.

TOME VINGT-DEUXIÈME.



Il s'y prit alors un peu mieux, puis un peu mieux encore....

Marillier del. Delignon sculp.

SANDFORD ET MERTON,

TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS,

PAR BERQUIN;

MIS EN ORDRE

PAR J. J. REGNAULT-WARIN.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802.)

SANDFORD
ET MERTON.

Dans la partie occidentale de l'Angleterre vivoit un gentilhomme d'une fortune immense. Son nom étoit Merton. Il avoit passé plus de la moitié de sa vie à la Jamaïque, où il possédoit une habitation considérable, avec un nombre infini d'esclaves noirs, pour cultiver, à son profit, les cannes de sucres et d'autres plantations précieuses.

Les soins qu'il se proposoit de donner à l'éducation d'un fils unique, l'objet de sa plus vive tendresse, l'avoient déterminé à venir s'établir pour quelques années en Angleterre.

Tommy Merton, à peine âgé de six ans, lorsque son père arriva en Europe, étoit né avec des dispositions très-heu-

reuses, que l'on parvint bientôt à corrompre par un excès aveugle de complaisance. On l'avoit entouré, dès le berceau, d'une foule d'esclaves, auxquels il avoit été défendu de le contrarier dans aucune de ses fantaisies. Dès qu'il faisoit un pas hors de la maison, il étoit suivi de deux nègres, dont l'un portoit un large parasol pour le garantir du soleil, et l'autre étoit toujours prêt à le prendre dans ses bras au moindre signe de fatigue. Il avoit aussi une espèce de litière dorée que ses deux nègres chargeoient sur leurs épaules, lorsqu'il alloit rendre visite aux enfans des habitations voisines. Sa mère avoit conçu pour lui une tendresse si excessive, qu'elle ne lui refusoit rien de tout ce qu'il paroissoit desirer. Les larmes de son fils lui causoient des évanouissemens; et jamais elle ne voulut consentir qu'on lui montrât à lire, parce qu'il s'étoit plaint d'un violent mal de tête au premier essai de son alphabet.

Les suites naturelles de cette foiblesse furent que, malgré tous les soins qu'on

prenoit de lui plaire, le petit Merton devint très-malheureux. Tantôt il mangeoit des friandises, jusqu'à s'en rendre malade; et alors il souffroit de vives douleurs, parce qu'il refusoit de prendre des médecines amères qu'il lui auroit fallu pour guérir. Tantôt il pleuroit pour des choses qu'il étoit impossible de lui procurer; et, comme il étoit accoutumé à voir flatter tous ses caprices, il se passoit des heures entières avant qu'on pût parvenir à lui faire entendre raison.

Lorsque son père donnoit à dîner à ses amis, il falloit le servir le premier, et lui donner les morceaux les plus délicats; autrement il faisoit un bruit à étourdir toute la compagnie. Si sa mère prenoit le thé avec d'autres femmes, au lieu d'attendre que son tour vînt d'être servi, il grimpoit sur une chaise, s'élançoit sur la table, s'emparoit des rôties au beurre et du gâteau, et renversoit les tasses à droite et à gauche en se relevant. Par des manières aussi sauvages, non seulement il se rendoit importun à tout le monde,

mais encore il s'exposoit tous les jours à des accidens fâcheux. Ses mains étoient continuellement ensanglantées des blessures qu'il se faisoit avec les couteaux. En voulant examiner tout ce qu'il voyoit hors de sa portée, il lui tomboit quelquefois de lourds paquets sur la tête ; et il faillit un jour s'échauder tout le corps, en maniant sans précaution une théière d'eau bouillante.

Elevé dans l'inaction et la mollesse, il éprouvoit des langueurs continuelles. C'étoit assez de quelques gouttes de pluie ou d'un souffle de vent pour l'enrhumer, et le moindre rayon de soleil lui donnoit la fièvre. Au lieu de courir et de sauter en plein air comme les autres enfans, on l'avoit instruit à rester assis de peur de gâter ses habits de soie brodés, et à garder la chambre de peur de hâler son teint : en sorte que, lorsque Tommy Merton débarqua sur les côtes de l'Angleterre, il ne savoit ni lire ni écrire, et ne pouvoit faire aucun usage de ses membres pour se servir lui-même; mais

en revanche il ne le cédoit à personne pour les impatiences, les caprices et l'orgueil.

Non loin de l'endroit que M. Merton avoit choisi pour sa résidence, vivoit un honnête fermier, qui s'appeloit Sandford. Il avoit, comme M. Merton, un fils unique âgé d'environ six ans, nommé Henri.

Henri, accoutumé de bonne heure à courir dans les champs, à suivre les laboureurs lorsqu'ils conduisoient la charrue, et les bergers lorsqu'ils menoient les troupeaux au pâturage, s'étoit rendu robuste, actif et courageux. Son teint étoit animé des couleurs les plus vermeilles. Il n'avoit pas, à la vérité, les traits aussi délicats, ni la taille aussi élégante que Tommy ; mais il avoit une physionomie de candeur et de bonté, et un maintien plein de graces naturelles, qui le faisoient aimer au premier regard. Jamais il ne paroissoit de mauvaise humeur ; et il prenoit le plus grand plaisir à obliger tout le monde. S'il rencontroit

un pauvre malheureux qui manquât de pain, il lui donnoit avec joie la moitié de son déjeûner. On ne le voyoit point, comme les petits garçons du village, grimper sur les arbres pour enlever les nids des pauvres oiseaux. Il étoit loin de se faire un amusement cruel d'arracher les ailes des mouches et des papillons, ou de jeter des pierres aux chiens. Au contraire, il se plaisoit à caresser les chevaux, à faire manger les brebis dans sa main, et à nourrir les oiseaux du voisinage, lorsque la terre étoit couverte de neige et de frimas.

Ces sentimens de bienveillance et d'humanité le faisoient chérir de tout le monde, et lui valurent les marques les plus tendres d'amitié de la part de M. Barlow, curé de la paroisse, qui lui apprit à lire et à écrire, et qui le menoit toujours avec lui dans ses promenades.

Il ne faut pas s'étonner si M. Barlow avoit pris pour cet enfant une affection si particulière. Outre que Henri apprenoit ses leçons avec la plus grande faci-

lité, il ne lui échappoit aucun murmure sur les devoirs qu'on lui donnoit à remplir. On pouvait le croire avec confiance sur tout ce qu'il assuroit. Il y auroit eu un gâteau à gagner pour dire un mensonge, qu'il n'auroit pas voulu en manger à ce prix. La crainte des reproches, et même des châtimens, ne lui faisoit point chercher à déguiser la vérité. Il ne balançoit jamais à la déclarer dans toute sa franchise. Du reste, il étoit d'une sobriété à toute épreuve. Avec un morceau de pain pour son dîner, il n'auroit pas jeté un œil d'envie sur des fruits ou des pâtisseries placés à sa portée, quand il n'y auroit eu personne pour l'épier.

On est sans doute impatient d'apprendre comment Tommy parvint à faire connoissance avec cet aimable petit garçon; je vais vous le raconter.

Tommy se promenoit un jour avec sa bonne, pendant une belle matinée d'été. Il s'amusoit à cueillir des fleurs des champs, et à courir après des papillons, lorsqu'un serpent qu'il avoit effarouché

s'élança tout-à-coup de dessous l'herbe, et vint s'entortiller autour de sa jambe. Je vous laisse à penser quelle fut sa frayeur, et celle de sa bonne. Celle-ci se mit à courir, en criant au secours, tandis que le jeune Merton, saisi d'effroi, n'osoit bouger de sa place, et n'avoit pas même la force de faire entendre ses plaintes. Par bonheur, Henri Sandford se promenoit dans le champ voisin. Il accourut aux cris qu'il entendoit, pour s'informer de l'accident. Il n'eut besoin que d'un senl coup-d'œil pour s'en instruire; et, saisissant aussitôt le cou du serpent avec autant d'adresse que de courage, il le déroula de la jambe de Tommy, au moment où il alloit la déchirer, et le jeta à une grande distance. Un moment après, madame Merton et toutes ses femmes, attirées par les lamentations de la gouvernante, arrivèrent hors d'haleine à l'endroit où Tommy reprenoit ses esprits, et remercioit son libérateur. Le premier mouvement de madame Merton fut de prendre son

fils dans ses bras; et, après lui avoir donné mille baisers, elle lui demanda s'il n'avoit point été blessé.

TOMMY.

Non, maman, je ne le suis pas, Dieu merci; mais je crois que le maudit serpent alloit me déchirer, si ce brave petit garçon ne fût venu à mon secours, et ne l'eût arraché de ma jambe.

Mme MERTON.

Et qui es-tu, mon cher ami, toi à qui nous avons de si grandes obligations?

HENRI.

Henri Sandford, madame.

Mme MERTON.

Tu es un petit homme bien courageux, et tu viendras dîner avec nous.

HENRI.

O madame! je vous remercie. Mon père a besoin de moi.

Mme MERTON.

Et qui est ton père, je te prie?

HENRI.

Le fermier Sandford, madame. Il demeure au pied de cette colline là-bas.

Mme MERTON.

O mon cher ami! tu m'as sauvé mon enfant. Je veux que tu sois mon second fils.

HENRI.

De tout mon cœur, madame; mais pourvu que j'aie aussi toujours mon père et ma mère.

Madame Merton dépêcha aussitôt un domestique au fermier, pour le prévenir sur l'invitation qu'elle faisoit à son fils. Elle prit ensuite Henri par la main, et le conduisit au château, où elle fit à M. Merton le récit du danger qu'avoit couru Tommy, et du courage qu'avoit fait éclater le petit Sandford.

Henri se trouvoit alors en des lieux bien nouveaux à ses regards. On lui fit traverser de vastes appartemens, où l'on avait rassemblé avec profusion tout ce qui pouvoit flatter la vue, et servir à la commodité. Il vit de grands miroirs à bordures dorées, des tables et des consoles surchargées d'ornemens, et tous les

autres meubles de la richesse la plus fastueuse.

On le fit placer à dîner auprès de la maîtresse de la maison, qui ne manqua pas de lui faire observer l'élégance et la somptuosité de sa table; mais, à sa grande surprise, il ne parut enchanté ni même étonné de tout ce qu'il voyoit. Madame Merton ne s'attendoit pas à cette indifférence. Accoutumée à mettre un grand prix à l'étalage de son luxe, elle ne pouvoit concevoir comment il faisoit si peu d'impression sur un enfant de village. A la fin, s'appercevant qu'il regardoit avec une espèce de curiosité un petit gobelet d'argent dont il s'étoit servi, elle lui demanda s'il ne seroit pas bien aise d'avoir un si beau gobelet pour y boire tous les jours. C'est celui de mon fils, ajouta-t-elle; mais je suis sûre qu'il te le donnera avec grand plaisir.

Je le veux bien, dit Tommy. Vous savez, maman, que j'en ai un plus beau, qui est d'or, et encore deux autres d'argent,

HENRI.

Non, non, je vous remercie; gardez-le pour vous. Il ne me serviroit à rien; car j'en ai un bien meilleur chez mon père.

Mme MERTON.

Comment? Est-ce que ton père a de la vaisselle d'argent?

HENRI.

Je ne sais pas, madame, ce que vous appelez de la vaisselle; mais je suis accoutumé à boire dans de longues choses faites de cornes, justement comme celles que les vaches portent sur leurs têtes.

Voilà un enfant assez niais, dit en elle-même madame Merton. Puis elle ajouta tout haut:

Et pourquoi donc des gobelets de cette espèce seroient-ils meilleurs que des gobelets d'argent?

HENRI.

Parce qu'ils ne nous mettent jamais en colère.

Mme MERTON.

Que veux-tu dire par là?

HENRI.

O madame ! quand cet homme a laissé tomber une grande chose qui est faite comme celle-ci *(montrant du doigt une cuvette)*, j'ai bien vu que vous en étiez fâchée, et que vous aviez un air comme si vous alliez vous trouver mal. Au lieu que les nôtres peuvent, sans risque, nous échapper des mains, et personne n'y fait attention.

Je vous avoue, dit tout bas madame Merton à son mari, que je ne sais plus que dire à ce petit garçon. Il fait des observations si étranges !

Le fait est que, pendant le dîner, un domestique avoit laissé tomber une cuvette d'argent d'un travail très-précieux ; que madame Merton avoit paru fort sensible à cet accident et n'avoit pu s'empêcher de faire au domestique une réprimande assez violente sur sa mal-adresse.

Après le dessert, madame Merton versa de la liqueur dans un petit verre, et invita Henri à la boire ; mais il la re-

mercia, en lui disant qu'il n'avoit plus soif.

Mme MERTON.

N'importe, mon ami. C'est une boisson très-agréable; et, comme tu es un bon enfant, je serois fâché que tu n'en eusses pas goûté.

HENRI.

Je vous demande pardon, madame; mais M. Barlow m'a appris qu'il ne faut manger que lorsqu'on a faim, et ne boire que lorsqu'on a soif, et encore que nous ne devons boire et manger que de ces choses qu'on trouve aisément; autrement nous aurions du chagrin quand nous ne pourrions plus en trouver; qu'il faut justement faire comme les oiseaux, qui ne boivent que de l'eau pure, et qui, malgré cela, vont toujours chantant.

Sur ma parole, dit M. Merton, ce petit homme est un grand philosophe. Nous serions bien obligés à M. Barlow, s'il vouloit donner ses soins à Tommy; car le voilà qui devient grand garçon,

et il seroit temps qu'il apprît quelque chose.

Qu'en dis-tu, Tommy? aimerois-tu à être un philosophe?

TOMMY.

Je ne sais pas trop, mon papa, ce que c'est que d'être un philosophe. Mais je sais bien que j'aimerois à être un roi, parce qu'il est plus riche et mieux habillé que les autres, qu'il n'a rien à faire, et que chacun lui obéit et a peur de lui.

Mme MERTON, *se levant, et courant à Tommy pour l'embrasser.*

A merveille, mon fils. Tu mériterois bien un royaume avec une si grande élévation d'esprit. Tiens, voici un verre de liqueur pour avoir fait une si noble réponse. *(Pendant que Tommy boit.)* Et toi, Henri, n'aimerois-tu pas aussi à être roi?

HENRI.

En vérité, madame, je crois que je ne m'en soucierois guère. J'espère que je serai bientôt assez grand pour labourer, et gagner ma vie. Alors je n'aurai besoin

de personne qui s'embarrase autour de moi.

Mme MERTON, *bas à son mari, en jetant un regard de dédain sur Henri.*

Voyez quelle différence entre les enfans de fermiers et les enfans de nobles.

M. MERTON.

Encore plus bas, ma femme, je vous prie; car je ne suis pas bien sûr que l'avantage soit du côté de notre fils. *(A Henri.)* Mais ne serois-tu pas fort aise d'être riche, mon petit ami ?

HENRI.

Non, en vérité, monsieur.

Mme MERTON.

Et pourquoi donc, s'il te plaît?

HENRI.

C'est que le seul homme riche que j'aie connu avant vous, est le chevalier Tayaut, qui court à travers les blés des gens, renverse leurs haies, tire sur leurs poules, tue leurs chiens, estropie leur bétail; et l'on dit qu'il fait tout cela, parce qu'il est riche. Mais chacun le hait, quoiqu'on n'ose pas le lui dire

en face; et je ne voudrais pas être haï pour rien au monde.

Mme MERTON.

Est-ce que tu serois fâché d'avoir un bel habit pour te parer, un carrosse pour te porter à l'aise, et des domestiques pour t'obéir?

HENRI.

Tenez, madame, un habit est aussi bon qu'un autre, s'il est propre, et s'il me tient chaud. Je n'ai pas besoin d'un carrosse tant que je puis aller à pied partout où il me plaît. Pour ce qui est des domestiques, je vois, malgré le nombre que vous en avez, qu'il vous manque toujours quelque chose; et moi je ne saurois à quoi les employer, si j'en avois deux seulement à mes ordres.

Madame Merton continua de le regarder avec une surprise dédaigneuse; mais elle ne lui fit plus de question.

Le soir, Henri fut renvoyé chez son père, qui lui demanda ce qu'il avoit vu au château, et comment il y avoit passé la journée.

HENRI.

Oh! ils ont eu bien des bontés pour moi, et je leur en suis fort obligé; mais j'aurais mieux aimé dîner ici, car je ne me suis jamais vu si embarrassé pour mettre un morceau à ma bouche. Il y avoit un homme pour lever les assiettes, un autre pour verser à boire, et un autre encore pour être derrière ma chaise, comme si j'eusse été aveugle ou manchot, et que je n'eusse pas eu la force de me servir. Il y avoit tant de façons pour emporter une chose, et en mettre une autre à sa place, que je n'aurois jamais cru qu'on pût en venir à bout. Après le dîner, j'ai été obligé de rester assis pendant deux heures, tandis que madame Merton me parloit, non de bonne amitié, comme M. Barlow, mais en haussant les épaules de ce que je n'aimois pas les beaux habits, et que je ne voulois pas être riche, pour être haï comme le chevalier Tayaut.

Pendant qu'ils discouroient ainsi dans la ferme, on s'occupoit au château à

examiner le mérite du petit Henri. Madame Merton reconnoissoit sa bravoure et sa franchise : elle convenoit aussi de la bonté de son cœur et de sa bienveillance naturelle; mais elle observoit qu'il y avoit dans ses idées une roideur et un défaut de délicatesse qui mettent toujours les enfans de la basse et de la moyenne classe du peuple au-dessous des enfans des gens comme il faut. M. Merton, au contraire, soutenoit qu'il n'avoit jamais vu un enfant dont les sentimens et les qualités dussent faire autant d'honneur, même aux conditions les plus relevées. Je ne puis, dit-il, m'empêcher d'assurer très-sérieusement que ce petit paysan porte dans son ame le caractère de la véritable noblesse. Quoique je desire avec ardeur que mon fils possède les qualités qui doivent honorer sa naissance, je serois fier de penser qu'à aucun égard il ne descendra jamais au-dessous du fils du fermier Sandford.

Si madame Merton accéda pleinement

aux observations de son mari, c'est ce que je ne puis décider; mais, sans attendre son suffrage, il continua ainsi : Si je vous parois aujourd'hui plus animé qu'à l'ordinaire sur ce point, vous devez me le pardonner, ma chère amie, et n'attribuer cette chaleur qu'à l'intérêt que je prends au bonheur de notre cher Tommy. Je sens que, par une tendresse mal éclairée, nous l'avons traité jusqu'à ce jour avec trop d'indulgence. Le soin que nous avons pris d'écarter de lui toute impression pénible, n'a servi qu'à le rendre foible et pusillanime. En cherchant à prévenir tous ses desirs, nous avons rempli son imagination de fantaisies et de caprices; et pour lui épargner quelques contrariétés légères, nous l'avons empêché d'acquérir les connoissances de son âge, et, de se mettre sur la voie de celles qui conviendront un jour à sa situation. Il y a déjà long-temps que j'ai fait ces remarques en silence; mais la crainte de vous causer de la peine m'a retenu. Cependant la considération de

ses vrais intérêts doit à la fin prévaloir sur tout autre motif. Elle m'a fait embrasser en ce moment une résolution, qui, je l'espère, ne vous sera pas désagréable. C'est de le confier aux soins de M. Barlow, s'il veut bien se charger de son éducation. Je pense que la liaison accidentelle qui vient de se former entre ces deux enfans, peut devenir, pour le nôtre, l'événement le plus heureux de sa vie. Je veux proposer au fermier de me charger, pour quelques années, de tous les frais de l'entretien de son fils, afin qu'il puisse être élevé auprès de Tommy, et lui fournir un sujet d'émulation continuelle.

Comme M. de Merton tint ce discours avec un certain degré de fermeté, et que la proposition en elle-même n'avoit rien que de raisonnable, madame Merton n'y fit point d'objection, et consentit, quoiqu'avec peine, à se séparer de son fils.

M. Barlow ayant été invité à dîner au château le dimanche suivant, M. Mer-

ton le prit en particulier après le repas, et lui fit part, avec franchise, des vues qu'il avoit formées sur lui pour l'éducation de Tommy.

M. de Barlow, après l'avoir remercié d'une marque si flatteuse d'estime et de confiance, voulut s'excuser sur les difficultés de cette entreprise; mais le discours dans lequel il les exposa fut si plein d'éloquence et de raison, que M. Merton n'en devint que plus ardent à le solliciter de consacrer au bonheur de son fils le fruit de ses réflexions et de ses lumières. Il lui protesta que cet objet étoit à ses yeux d'une si grande importance, que le sacrifice d'une partie de ses richesses ne lui coûteroit rien pour le remplir.

M. Barlow l'arrêta à ces mots, et lui dit : Pardonnez, monsieur, si je prends la liberté de vous interrompre, pour vous déclarer mes principes sur le sujet où vous allez vous engager.

Je veux bien, pendant quelques mois, essayer tous les moyens qui seront en

mon pouvoir pour tâcher de répondre à vos vues paternelles; mais j'y mets une condition indispensable; c'est que vous me permettiez de vous servir avec tout le désintéressement dont je ſais profession. Si le plan que je me propose de suivre s'accorde avec vos idées, je continuerai mes soins à votre fils aussi long-temps que vous le desirerez. En attendant, comme je crois avoir apperçu dans son caractère plusieurs défauts enfantés par une indulgence trop aveugle, il me semble que je serai plus libre d'exercer l'autorité qui m'est nécessaire pour les réformer, si je puis prendre à ses yeux et à ceux de votre famille le titre d'un ami plutôt que celui d'un gouverneur.

Quelque résistance que la générosité naturelle de M. Merton lui fît employer pour combattre une proposition si désintéressée, il fut enfin obligé d'y souscrire; et, deux jours après, Tommy fut conduit à la maison de M. Barlow, qui n'étoit éloignée que d'environ deux milles du château.

Le lendemain de son arrivée, M. Barlow, après avoir déjeûné avec Henri, Sandford et lui, les fit entrer tous les deux dans son jardin. Il prit en main une bêche; et, en ayant donné une plus légère à Henri, ils commencèrent à travailler l'un et l'autre avec une extrême activité. Tous ceux qui mangent, dit-il à Tommy, doivent concourir à faire naître les fruits qui les nourrissent. C'est pourquoi Henri et moi, nous nous faisons un devoir de cultiver la terre. Voici le carreau qui m'est échu en partage. Cet autre est le sien. Chaque jour nous y donnons une heure ou deux de travail. Si vous voulez vous joindre à nous, je vais vous assigner un petit coin de terre que vous cultiverez, et tout ce qu'il produira sera pour vous.

Non, en vérité, répondit Tommy d'un air dédaigneux. Je suis gentilhomme; et je ne me sens pas fait pour travailler ainsi qu'un paysan. Tout comme il vous plaira, monsieur le gentilhomme, répliqua M. Barlow; mais Henri et moi

qui

qui ne rougissons pas de nous rendre utiles, nous allons nous occuper de notre ouvrage.

Au bout de deux heures, M. Barlow dit qu'il étoit temps de se reposer; et, prenant Henri par la main, il le conduisit dans un très-joli pavillon, où il le fit asseoir. Ensuite il alla cueillir des cerises qu'ils partagèrent ensemble. Tommy étoit accouru dans l'espérance d'être en tiers avec eux. Mais lorsqu'il les vit manger tout seuls, sans faire aucune attention à lui, il ne put retenir son dépit, et se mit à pleurer. Qu'avez-vous donc, lui dit froidement M. Barlow? Tommy le regarda d'un air fier, et ne lui fit point de réponse. Oh! monsieur, reprit M. Barlow, si vous ne voulez pas me répondre, vous êtes libre de garder le silence: personne ici n'est obligé de parler. Tommy demeura encore plus déconcerté à ces paroles; et, ne pouvant cacher sa colère, il sortit du pavillon, également surpris et confus de se trouver dans un

endroit où personne ne se mettoit en peine de son humeur.

Lorsque toutes les cerises furent mangées, M. Barlow proposa à Henri d'aller se promener dans la forêt voisine. Henri, comme on peut le croire, se rendit sans peine à une invitation aussi agréable. Le temps étoit charmant ce jour-là. Ils eurent une joie infinie à jouir de la fraîcheur de l'air et des parfums que répandoit de tous côtés le chèvrefeuille sauvage. M. Barlow savoit toujours allier l'instruction au plaisir. Il fit remarquer à Henri un grand nombre de jolies plantes qu'il ne connoissoit pas, et dont il lui apprit la nature et les propriétés.

Pendant ce temps, Tommy erroit tristement dans le jardin, sans trouver personne avec qui il pût s'amuser. Il attendoit, dans un ennui profond, que M. Barlow et Henri fussent de retour de leur promenade. Ils arrivèrent enfin, et se rendirent dans la salle à manger. Tommy, qui avoit un grand appétit, alloit

tout bonnement prendre sa place à table. M. Barlow l'arrêta, et lui dit: Non, monsieur, s'il vous plaît; comme vous êtes trop gentilhomme pour travailler pour vous, nous qui ne le sommes pas, nous ne nous soucions point du tout de travailler pour les paresseux. Tommy se retira dans un coin, et poussa des sanglots, comme si son cœur eût été prêt à se fendre. Mais Henri, qui ne pouvoit supporter de voir son ami si malheureux, tourna tendrement vers M. Barlow ses yeux humides de larmes, et lui demanda s'il pouvoit faire ce qu'il lui plairoit de la portion de son dîner. Certainement, mon ami, lui dit M. Barlow, vous l'avez assez gagnée. Eh bien! reprit-il avec vivacité, je vais la donner au pauvre Tommy, qui en a plus besoin que moi. En disant ces mots, il courut lui porter son assiette dans le coin où il étoit assis. Tommy la prit et le remercia, sans oser lever ses yeux, qu'il tenoit fixés vers la terre. Je vois, dit M. Barlow, que si les gentilshommes trouvent au-dessous de

de leur dignité de travailler pour eux-mêmes, ils ne croient point s'avilir de prendre le pain pour lequel les autres ont tant travaillé. A ce reproche piquant, Tommy versa plus de larmes amères qu'il n'en eût encore répandues.

Le lendemain, M. Barlow et Henri étoient allés de bonne heure dans le jardin reprendre leur défrichement de la veille. A peine avoient-ils commencé, que Tommy courut auprès d'eux, et voulut avoir aussi une petite bêche, que M. Barlow lui donna. Comme c'étoit la première fois qu'il s'avisoit d'en faire usage, il la manioit avec assez de gaucherie; et peu s'en fallut qu'il ne s'en donnât plusieurs fois de rudes coups dans les jambes. M. Barlow eut la complaisance de suspendre son travail pour lui montrer comment il devoit se servir de cet instrument. Il s'y prit alors un peu mieux, puis un peu mieux encore. Enfin, il fit si bien, qu'au bout d'une heure il auroit pu lui-même donner des leçons à un apprenti jardinier.

Leur ouvrage de la matinée étant achevé, ils se rendirent tous les trois dans le pavillon. On servit des cerises; et Tommy ressentit une vive alégresse de se voir invité cordialement à en prendre sa part. Il les trouva les plus délicieuses qu'il eût mangées de sa vie, parce que l'exercice qu'il avoit fait en plein air lui avoit donné de l'appétit. Après ce repas joyeux, M. Barlow tira un livre de sa poche, et pria Tommy de vouloir bien leur faire la lecture d'une historiette. Tommy rougit, en avouant d'un air confus qu'on ne lui avoit jamais appris à lire. J'en suis bien fâché pour vous, dit M. Barlow, car vous y perdez un grand plaisir. En ce cas, je vais céder cet honneur au brave Henri. Alors Henri prit le livre et lut ce qui suit :

LE VANNIER.

DANS un pays fort éloigné de celui-ci, il y avoit un homme riche, qui employoit la plus grande partie de son temps à manger, à dormir ou à boire, et le reste à rechercher de frivoles plaisirs. Entouré continuellement de domestiques empressés à exécuter aveuglément tous ses ordres, et à le servir avec des marques trompeuses de respect, il devint orgueilleux, insolent et capricieux. On l'avoit si peu accoutumé dès l'enfance à entendre la vérité, qu'il s'imaginoit avoir le droit de commander à tout le monde; et il s'étoit persuadé que les pauvres n'avoient d'autre destination que de servir de jouet à ses fantaisies.

Presque sous les murs du château de cet homme opulent, habitoit un homme pauvre, mais honnête et industrieux,

qui se faisoit chérir et respecter de tous ses voisins. Il gagnoit péniblement sa vie à faire des corbeilles avec des joncs qui croissoient dans une terre marécageuse à côté de sa chaumière. Mais, quoiqu'il fût obligé de travailler depuis le matin jusqu'au soir pour gagner son entretien; quoiqu'il ne prît pour toute nourriture que du riz, des pois ou d'autres légumes, et qu'il n'eût d'autre lit que les faisceaux de joncs dont il se servoit pour faire ses corbeilles, il ne laissoit pas d'être toujours satisfait et joyeux. Son travail lui donnoit assez d'appétit pour lui faire trouver délicieux les mets les plus grossiers; et il s'endormoit tous les soirs d'un si bon sommeil, que le lit le plus dur ne l'empêchoit pas d'en goûter les douceurs.

L'homme riche, au contraire, étendu mollement la nuit sur un fin duvet, ne pouvoit dormir, parce qu'il avoit passé toute la journée assoupi dans sa mollesse. Il goûtoit sans plaisirs les mets friands dont sa table étoit chargée, parce qu'il ne

faisoit pas assez d'exercice pour se procurer de l'appétit; et il se trouvoit souvent indisposé, parceque son estomac, affoibli par sa gloutonnerie, refusoit de digérer ses alimens. Comme il ne faisoit de bien à personne, il n'avoit point d'amis. En revanche, il étoit détesté par tous ses vassaux, qu'il tenoit dans l'oppression; et jusqu'à ses domestiques, il n'y avoit personne qui pût prononcer son nom, sans le mépriser ou le maudire.

Incapable de trouver en lui-même rien qui pût dissiper sa noire mélancolie, il prenoit de l'humeur contre tous ceux qu'il croyoit plus joyeux que lui. Dans les promenades qu'il faisoit en palanquin, porté servilement sur les épaules de ses domestiques, il passoit tous les jours devant la chaumière du pauvre vannier, qui, paisiblement assis sur le seuil de sa porte, chantoit à plein gosier en faisant ses corbeilles. L'homme riche ne put le voir long-temps sans envie. Quoi! se disoit-il, un vil artisan, qui travaille toute la journée pour gagner une misérable sub-

sistance, je le vois toujours satisfait : et moi qui possède de grandes richesses, moi qui suis d'une plus grande importance qu'un million de créatures comme lui, je ne me trouve jamais heureux ! Cette réflexion s'éleva si souvent dans son esprit, qu'il sentit bientôt contre cet homme les mouvemens de la haine la plus violente. Peu accoutumé à vaincre ses passions, quelque injustes qu'elles pussent être, il résolut de punir son pauvre voisin de l'audace qu'il avoit d'être plus heureux que lui-même. Après avoir cherché tous les moyens d'assouvir sa barbare vengeance, il ordonna à un de ses indignes valets d'aller mettre le feu aux joncs qui environnoient la chaumière du vannier. C'étoit pendant l'été. La chaleur excessive qui règne dans cette contrée, avoit desséché les plantes. En un moment la flamme s'étendit sur tout le marais, et non seulement consuma les joncs, mais alla même embraser la triste chaumière ; en sorte que le malheureux vannier, réveillé en sursaut par les char-

bons enflammés qui tomboient sur lui, fut obligé de s'échapper presque sans vêtemens pour sauver sa vie.

Je vous laisse à penser quelle fut sa douleur lorsqu'il se vit ainsi privé de tout moyen de subsistance, par la méchanceté d'un homme qu'il n'avoit jamais offensé. Hors d'état de le punir de son injustice, il se mit en marche dès le lendemain, et courut se jeter aux pieds du grand juge de ce pays, auquel il raconta la violence qu'on avait exercée à son égard. Le magistrat, qui étoit un homme juste et compatissant, ordonna tout de suite que le malfaiteur fût amené devant son tribunal. Après l'avoir fait convenir du crime dont il étoit accusé, et lui avoir adressé les reproches les plus sévères, il se tourna vers le pauvre vannier, et lui dit : Puisque cet homme vain et méchant s'est laissé entraîner à un attentat aussi cruel, par une fausse idée de son importance, il est nécessaire de lui apprendre de combien peu de valeur il est pour le reste du monde, et à quel de-

gré vous l'emportez sur lui pour la véritable utilité. Cet exemple doit être éclatant pour servir de leçon à la nation entière. Je ne veux vous contraindre par aucune violence à servir le projet que j'ai formé. Je ne vous cache pas même que vous aurez quelque risque à courir dans son exécution. Mais s'il réussit, comme je l'espère, je vous promets au bout de quelques mois une aisance assurée pour le reste de votre vie; et vous aurez l'honneur d'avoir contribué à établir une grande vérité pour l'instruction de vos concitoyens.

Le pauvre homme répondit :

Je n'ai jamais possédé que bien peu de chose au monde; mais ce peu que j'avois suffisoit à ma subsistance; et je l'ai perdu par la méchanceté de cet homme orgueilleux. Je suis entièrement ruiné. Il ne me reste aucun espoir de me procurer un morceau de pain, au premier moment où la faim se fera sentir. C'est pourquoi je suis prêt à faire tout ce que vous ordonnerez de mon sort. Je m'en rapporte

à votre sagesse. Quoique je sois bien loin de vouloir traiter cet homme comme il m'a traité, je ne serai pas fâché de servir à lui faire apprendre la justice, et d'empêcher les riches, par son exemple, d'opprimer à l'avenir ceux qui sont pauvres comme moi.

Alors le magistrat ordonna qu'on les fît monter tous deux sur un vaisseau, et qu'on les transportât sur les côtes d'une île habitée par des sauvages, à qui toutes les distinctions de la richesse étoient inconnues, et qui ne vivoient uniquement que de leur pêche.

Aussitôt qu'ils furent débarqués sur le rivage, les matelots remirent à la voile; et les habitans du pays se rassemblèrent en grand nombre autour des deux étrangers. L'homme riche, se voyant exposé sans défense au milieu d'un peuple barbare dont il n'entendoit pas le langage, se prosterna le visage contre terre, en tendant les mains de la manière la plus suppliante, pour demander qu'on lui fît grace de la vie. Mais le vannier, accou-

tumé

tumé dès l'enfance à ne pas s'effrayer de la mort, garda tout son courage, et fit signe aux insulaires qu'il vouloit être leur ami, et travailler pour leur service. Ceux-ci comprirent à merveille ses démonstrations, et lui en firent d'autres pour lui exprimer qu'ils acceptoient ce traité. En conséquence, on le conduisit dans la forêt prochaine avec monseigneur, qui se tenoit caché derrière lui, et qui, dans cette circonstance, ne rougissoit point de lui céder les honneurs du pas. Le chef des sauvages leur montra de grosses souches d'arbres qu'il falloit déraciner et transporter dans sa cabane. Ils se mirent aussitôt en besogne. Le vannier, qui étoit robuste et actif, eut bientôt rempli sa tâche. Monseigneur, au contraire, dont les bras énervés n'avoient jamais été accoutumés au travail, ne savoit guère comment s'y prendre, et succomboit déjà de fatigue, sans avoir de beaucoup avancé son ouvrage. Les sauvages, témoins de leurs opérations

voyant qu'ils pourroient tirer un grand avantage des services du premier, s'empressèrent de lui présenter un grand morceau de poisson avec quelques-unes de leurs racines choisies, tandis qu'ils jettèrent avec mépris à l'autre des morceaux de rebut, le jugeant incapable de leur être de la moindre utilité. Quoi qu'il en soit, comme celui-ci étoit depuis quelques heures à jeun, et qu'il n'avoit jamais fait tant d'exercice, il dévora cette nourriture grossière de meilleur appétit qu'il n'auroit mangé à sa table les ragoûts les plus friands.

Le lendemain on les mit encore à l'ouvrage. Le vannier, montrant toujours la même supériorité sur son compagnon, reçut des insulaires autant de nouveaux témoignages de bienveillance, que l'autre en reçut de marques de dédain. En dépit de toute sa fierté, l'homme riche commença dès ce moment à s'appercevoir avec combien peu de raison il avoit pris une si haute idée de lui-même, et mé-

prisé ses semblables. Un évènement qui arriva bientôt après, acheva de mettre le comble à son humiliation.

Dans les intervalles de son travail, le vannier, ennemi mortel de l'indolence, trouvoit assez de loisir pour s'occuper d'un métier qu'il chérissoit encore, parce qu'il lui avoit dû long-temps les moyens de soutenir ses jours. Jaloux aussi de témoigner sa reconnoissance aux sauvages pour les bons traitemens qu'il recevoit de leur humanité, il résolut d'employer en leur faveur son ancienne industrie. Les joncs croissoient en abondance autour de sa nouvelle demeure. Il cueillit les plus fins, et s'en servit en cachette pour tresser une espèce de couronne de la forme la plus élégante qu'il put lui donner. Un jour que les sauvages étoient assemblés autour de lui, il courut chercher la couronne, qu'il plaça sur la tête de leur chef. Le bon sauvage fut si enchanté de sa nouvelle parure, qu'il se mit à chanter et à sauter de joie au milieu de ses compatriotes; et ceux-ci ne pouvoient se las-

ser d'admirer en silence un chef-d'œuvre si parfait.

Le vannier s'étant ainsi fait connoître par un ouvrage frivole, montra bientôt qu'il savoit employer son talent à des objets d'une plus grande utilité. Il s'occupa le lendemain à former des paniers et des corbeilles, dont il apprit l'usage aux femmes sauvages, pour y déposer leurs racines et leur poisson. Vous jugez bien qu'on ne tarda guère à le retirer de ses emplois serviles pour des travaux plus doux. Tout le monde voulut apprendre de lui à tresser le roseau, le jonc et l'osier. En récompense de ses leçons, les sauvages reconnoissans lui apportoient de toutes les espèces de fruits que produisoit la contrée. Chaque jour il étoit accablé de leurs présens. Enfin on lui construisit une hutte commode, comme au bienfaiteur du pays; et, après le chef, il n'étoit personne qui reçût des hommages aussi distingués.

Pendant ce temps l'homme riche, qui n'avoit ni forces pour travailler, ni talens

pour plaire, menoit la vie la plus déplorable, au milieu des insultes et des affronts. On alloit même délibérer si on ne le laisseroit pas mourir de faim comme une créature inutile; mais le vannier, attendri sur son sort, et voulant ne se venger qu'avec noblesse des injures qu'il avoit reçues de lui, trouva le moyen de lui faire accorder sa grace. Il fit comprendre aux sauvages l'intérêt qu'il prenoit à la destinée du compagnon de sa fortune; mais tout ce qu'il put obtenir en sa faveur, ce fut d'être condamné à lui servir de domestique, et à lui aller couper les joncs dont il avoit besoin pour les demandes continuelles qu'on lui faisoit de ses corbeilles et de ses paniers.

Le magistrat n'avoit pas oublié l'objet d'instruction qu'il vouloit retirer de sa sentence. Au bout de trois mois, il envoya chercher dans l'île sauvage les deux exilés; et, les ayant fait amener devant lui, il regarda d'un œil sévère l'homme riche, et lui dit: Maintenant que vous avez dû apprendre par l'expérience com-

bien vous êtes inutile sur la terre et combien votre incapacité vous met au-dessous de l'homme que vous avez insulté, je dois procéder à la réparation qui lui est due pour l'oppression dont vous vous êtes rendu coupable à son égard. Si je vous traitois ainsi que vous le méritez, je vous dépouillerois des richesses que vous possédez, comme vous avez méchamment privé cet homme de tous les moyens qu'il avoit de pourvoir à sa subsistance. Mais, comme j'espère que l'épreuve du malheur vous rendra plus humain à l'avenir, je vous rends la moitié de votre fortune, sous la condition de donner l'autre moitié à ce pauvre homme, dont vous avez causé la ruine.

Le vannier remercia le magistrat de la justice qu'il lui faisoit rendre; mais il ajouta : J'ai été élevé dans la misère, et toute ma vie s'est passée dans le travail. Je n'ambitionne point des richesses dont je ne saurois faire usage. Tout ce que je desire de cet homme, c'est qu'il me mette dans la même situation où j'étois aupa-

ravant, et qu'il apprenne à être désormais plus humain envers les malheureux.

L'homme riche ne put s'empêcher de témoigner son admiration pour une si grande générosité. Comme il avoit acquis de la sagesse par ses infortunes, non seulement il traita le vannier comme son bienfaiteur et son ami durant le reste de sa vie, mais encore il employa ses trésors à faire du bien à tous ses semblables.

L'histoire étant achevée, Tommy s'écria qu'elle étoit fort jolie; mais que s'il avoit été à la place du bon vannier, il auroit pris la moitié de la fortune du méchant homme, que le magistrat lui avoit adjugée, et qu'il l'auroit retenue pour lui. Je m'en serois bien gardé, dit Henri, de peur de devenir peut-être aussi vain, aussi méchant et aussi paresseux.

Depuis ce jour, M. Barlow et ses deux élèves prirent l'habitude d'employer une partie de la matinée à travailler dans le jardin. Lorsqu'ils étoient fatigués, ils se retiroient dans le pavillon où le petit Henri, qui, par son application constante,

faisoit de rapides progrès dans ses études, les amusoit par la lecture de quelque histoire agréable. Tommy prenoit de jour en jour un nouveau plaisir à l'écouter. Mais Henri étant allé passer une semaine chez ses parens, Tommy fut obligé de rester seul avec M. Barlow. Le lendemain, lorsqu'après leur travail ordinaire ils furent allés se reposer dans le pavillon, Tommy s'attendoit que M. Barlow lui feroit la lecture de quelque jolie historiette : mais il arriva que ce jour-là précisément il survint à M. Barlow plusieurs affaires de la dernière importance, qui ne lui permettoient pas de procurer ce plaisir à son petit ami. Il en fut de même le lendemain, et encore le jour d'après. Jamais M. Barlow n'avoit eu malheureusement tant d'occupations. Tommy perdit alors patience, et se dit à lui-même : Ah ! si je savais lire comme Henri, je n'aurois pas besoin de prier les autres de lire pour moi, et je saurois m'amuser tout seul. Et pourquoi ne pourrois-je pas faire ce qu'un autre a fait ?

Henri a de l'esprit sans doute; mais il n'auroit jamais su lire s'il n'avoit appris de quelqu'un; et si quelqu'un veut me l'apprendre, j'ose croire que je saurai bientôt lire aussi bien que lui. Bon. Lorsqu'il sera de retour, je veux lui demander comment il a fait, afin de m'y prendre de la même manière.

Henri revint quelques jours après; et, aussitôt que Henri se trouva seul avec lui, Henri, lui dit-il, comment as-tu fait pour apprendre à lire?

HENRI.

C'est M. Barlow qui a eu la bonté de m'enseigner à connoître les lettres, puis à les épeler, puis à assembler les syllabes, ensuite à lire des mots entiers. Voilà tout mon secret.

TOMMY.

Et voudrois-tu me l'apprendre?

HENRI.

Je ne demande pas mieux, mon ami. Henri prit alors un alphabet; et Tom-

my fut si attentif à ses instructions, que, dès la première leçon, il fut en état de distinguer toutes les lettres. Il se trouva très-satisfait de cet heureux effort de son esprit; et il eut toutes les peines du monde à s'empêcher de courir auprès de M. Barlow, pour lui étaler ses connoissances. Mais il fit réflexion qu'il l'étonneroit bien davantage, s'il ne lui disoit rien de ses études, jusqu'à ce qu'il fut capable de lire une histoire d'un bout à l'autre. Il s'appliqua donc avec tant de diligence; et Henri, qui ne ménageoit pas ses peines pour son ami, se montra un si bon maître, qu'au bout de trois mois il se crut assez fort pour surprendre M. Barlow par l'exercice de ses talens. Un jour qu'ils étoient tous les trois dans le pavillon, Henri avoit déjà pris le livre; Tommy se leva, et dit gravement que si M. Barlow vouloit le permetire, il essaieroit de lire à la place de son ami. Très-volontiers, répondit M. Barlow; mais je crois que vous seriez en état de voler dans les airs autant que de lire dans

ce livre. Tommy, dans la confiance de ses forces, ne répliqua que par un sourire ; et, prenant le livre des mains de Henri, il lut tout couramment l'histoire suivante.

LES DEUX CHIENS.

DANS une province de France, un berger avoit élevé deux jeunes chiens de l'espèce la plus estimée pour la grandeur, la force et le courage. Lorsqu'il les vit assez grands pour n'avoir plus besoin du lait de leur mère, il crut faire un présent agréable à son seigneur, qui étoit un riche habitant d'une grande ville, en lui donnant le plus beau de ses deux élèves. Son cadeau fut reçu avec autant de plaisir qu'il en avoit à le faire, et il n'y eut de triste dans cette circonstance, que les jeunes doguins qui, étant accoutumés à jouer ensemble, eurent beaucoup de peine à se séparer.

Dès ce moment, la manière de vivre des deux frères se trouva bien différente. Le nouvel habitant de la ville, qu'on s'empressa de nommer *la Faveur*, fut admis dans une excellente cuisine, où il

gagne

gagna bientôt les bonnes graces de tous les domestiques qui se divertissoient de ses cabrioles, et le récompensoient de tant de gentillesse par une grande abondance de restes de viandes et de potages. Employant, comme il le faisoit, sa journée à manger depuis le matin jusqu'au soir, il prit en peu de temps une grosseur monstrueuse; et son poil devint gras et luisant. Il étoit, à la vérité, paresseux à l'extrême, et si poltron, qu'il s'enfuyoit devant un chien qui n'étoit pas la moitié si gros que lui. Il étoit aussi fort adonné à la gloutonnerie; et il fut souvent battu pour les vols qu'il commettoit dans l'office. Mais comme il avoit appris à jouer familièrement avec les domestiques, qu'il savoit fort bien se tenir sur ses pieds de derrière, aller querir, et rapporter au premier commandement, il étoit caressé par tous les gens de la maison, et sa faveur s'étendoit même assez loin dans le voisinage.

L'autre chien, qu'on avoit appelé *la Garde*, élevé durement à la campagne,

étoit bien loin d'avoir le poil si brillant et le ventre si arrondi. Il ignoroit tous les jolis tours de souplesse qui composoient le mérite de son frère. Son maître n'étoit pas assez riche pour lui donner au-delà de ce qui étoit absolument nécessaire à sa subsistance. Obligé de vivre continuellement en plein air, de souffrir toutes les intempéries des saisons, et de travailler sans relâche pour gagner sa nourriture, il se rendit robuste, actif et diligent. Les combats qu'il avoit à soutenir contre les loups lui avoient donné une si grande intrépidité, qu'aucun de ses ennemis ne pouvoit se flatter de lui avoir fait tourner le derrière. Il en avoit quelquefois reçu de cruelles morsures; mais il s'honoroit de ces nobles cicatrices; et il pouvoit dire, à sa gloire, qu'il ne manquoit pas une seule brebis au troupeau depuis qu'il avoit été mis sous sa protection. Son honnêteté, d'ailleurs, étoit si éprouvée, qu'aucune tentation n'étoit capable de le séduire. Il se seroit vu tout seul en face du morceau de

lard le plus appétissant, qu'il ne lui seroit pas même venu dans la pensée qu'il y auroit du plaisir à s'en régaler. Il se contentoit de manger ce qu'il plaisoit à son maître de lui servir; et il ne le recevoit qu'avec une tendre reconnoissance. La pluie, la neige, le tonnerre, la grêle, ne lui auroient pas fait chercher un abri, lorsque son devoir le retenoit auprès du troupeau; et, au moindre signe du berger, il plongeoit, tête baissée, dans les rivières les plus rapides, au milieu des glaçons.

Il arriva dans ce temps que le seigneur du pauvre berger vint à la campagne pour examiner l'état de ses terres. Il avoit amené *la Faveur* avec lui. Au premier coup-d'œil qu'il jeta sur *la Garde*, il ne put se défendre d'un sentiment de dédain, que lui inspiroit son extérieur rude et grossier. Aucune de ses manières brillantes, rien de cet embonpoint fleuri qui prévenoit pour *la Faveur*. Quoi qu'il en soit, monseigneur ne tarda guère à revenir de l'opinion qu'il s'étoit

formée du caractère des deux frères. Comme il se promenoit un jour au fond d'un bois épais, accompagné de son favori, un loup affamé, dont les yeux étinceloient de rage, sortit d'un bois voisin, en poussant des hurlemens affreux, et vint droit à lui pour le dévorer. Monseigneur se crut perdu, sur-tout lorsqu'il vit son bien-aimé *la Faveur*, au lieu de voler à son secours, s'abandonner lâchement à des cris d'effroi, et s'enfuir bientôt de toute sa vîtesse, la queue basse entre les jambes; mais, en ce moment de désespoir, l'intrépide *la Garde*, qui l'avoit humblement suivi à une certaine distance, sans qu'il daignât le remarquer, accourut avec la rapidité d'un éclair, et se jeta sur le loup avec une telle impétuosité, qu'il l'obligea d'exercer toute sa force en sa propre défense. Le combat fut long et opiniâtre. Enfin, *la Garde* étendit le loup mort à ses pieds. Ce ne fut pas, il est vrai, sans avoir les oreilles un peu déchirées; mais il sembloit qu'il oublioit ses maux,

pour ne sentir que les caresses dont il fut accablé. Monseigneur apprit ainsi, par sa propre expérience, qu'il ne faut pas toujours s'en fier à la mine des gens, et que les grandes vertus peuvent se signaler dans les pauvres, tandis qu'elles se trouvent en défaut chez les riches.

Tommy s'arrêta en cet endroit pour reprendre haleine. Fort bien, en vérité, mon ami, dit M. Barlow. Je vois que, lorsque les jeunes gentilshommes veulent prendre la peine de s'appliquer, ils peuvent réussir aussi bien que ceux qu'ils appellent les gens du peuple. Mais que pensez-vous, Tommy, de l'histoire que vous venez de lire? Lequel aimez-vous le mieux de ce brillant *la Faveur*, qui laisse son maître en danger d'être dévoré, ou de ce modeste *la Garde*, qui expose sa propre vie pour le défendre? Je crois, répondit Tommy, que j'aurois mieux aimé *la Garde*. Oui, en effet, il auroit eu la préférence; mais je l'aurois lavé, j'aurois fait tondre son poil, et j'aurois pris soin de le bien nourrir, jusqu'à ce

qu'il fût devenu aussi brillant que *la Faveur.* Peut-être alors, répliqua M. Barlow, serait-il devenu paresseux et poltron comme lui. Mais il reste encore quelque chose à lire ; voyons la fin de l'histoire. Tommy continua ainsi :

Monseigneur fut si charmé de la bravoure de *la Garde*, qu'il ne voulut plus s'en séparer. Ce ne fut qu'avec un extrême regret que le berger consentit à lui en faire présent. *La Garde*, dès le lendemain, fut emmené à la ville pour y prendre le poste de *la Faveur ;* et celui-ci fut remis au berger, avec l'ordre exprès de le faire mourir comme un indigne et lâche mâtin.

Le berger, aussitôt après le départ de son maître, alloit exécuter la sentence qu'il avoit prononcée ; mais, en considérant la haute taille et l'air prévenant de *la Faveur*, ému sur-tout d'un sentiment de pitié pour le pauvre animal, qui remuoit la queue et lui léchoit les mains, au moment même où il lui passoit une corde au cou pour le jeter à la

rivière, il résolut de lui sauver la vie, et d'essayer si un nouveau genre de vie ne produiroit pas en lui d'autres sentimens. Dès ce moment, *la Faveur* fut traité exactement de la même manière que *la Garde* l'avoit été. Une vie frugale et laborieuse le rendit bientôt plus sobre et plus vigilant. A la première pluie qu'il essuya, il s'enfuit, il est vrai, selon sa coutume, et courut se réfugier au coin du feu; mais la femme du berger le mit à la porte, et le força de supporter la rigueur de la saison. Cette épreuve coûta un peu à sa mollesse; mais, au bout de quelques jours, il ne fit pas plus d'attention au froid et à la pluie, que s'il avoit été continuellement élevé au milieu des champs.

Malgré les nouvelles qualités qu'il avoit acquises, il ne laissoit pas de conserver une frayeur mortelle des bêtes sauvages. Un jour qu'il erroit seul dans une forêt, il fut attaqué par un loup énorme, qui, s'élançant d'un buisson, ouvrit sa large gueule pour le déchirer.

La Faveur auroit bien voulu s'enfuir; mais son ennemi étoit trop agile pour lui laisser le temps de s'échapper. La nécessité donne quelquefois du courage aux plus lâches. *La Faveur*, ne voyant point de jour à la retraite, se tourna contre son ennemi; et, le saisissant heureusement par le cou, il l'étrangla dans un instant. Le berger accouroit pour le secourir; il n'arriva que pour être témoin de sa victoire; et il le caressa avec une tendresse qu'il n'avoit pas encore ressentie. Animé par ce succès et par l'approbation de son maître, *la Faveur*, depuis cette aventure, se montra, dans toutes les occasions, aussi brave qu'il avoit été poltron jusqu'à ce jour; et bientôt il n'y eut pas, à dix lieues à la ronde, un chien dont la renommée inspirât aux loups une aussi grande terreur.

Dans cet intervalle, au lieu de chasser les bêtes sauvages, ou de veiller sur les troupeaux, *la Garde* ne faisoit plus que manger et dormir; ce qu'on lui permettoit de faire à son aise, en mémoire de

ses services passés. Comme toutes les qualités, soit de l'esprit, soit du corps, se perdent insensiblement, si l'on néglige l'occasion de les exercer, il cessa bientôt de posséder ce courage, cette hardiessse et cette vigilance qui l'avoient tant distingué, pour prendre à leur place tous les vices attachés à la paresse et à la gloutonnerie.

L'année suivante, monseigneur ayant appris que des loups ravagoient ses terres, il résolut d'aller à leur poursuite, et de mener avec lui *la Garde*, pour lui faire encore exercer sa prouesse contre ses anciens ennemis. Il y en avoit un que les gens de la campagne venoient de rencontrer dans une forêt voisine. Monseigneur y courut avec *la Garde*, dans l'espérance de le voir triompher avec autant de gloire que l'année d'auparavant. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à la première rencontre il vit son héros s'enfuir avec toutes les marques d'une lâche frayeur! Dans le même instant arriva un autre chien, qui, défiant le loup de l'air

le plus intrépide, lui livra un combat sanglant, et au bout de quelques minutes le jeta sans vie sur le champ de bataille. Monseigneur ne put s'empêcher de déplorer la poltronnerie de son favori, et d'admirer la valeur du champion étranger. Il ne tarda guère à le reconnoître pour ce même *la Faveur* qu'il avoit condamné l'année précédente à une mort honteuse. Je vois bien, dit-il au berger, que c'est en vain qu'on attendroit du courage de ceux qui passent leur vie dans une indolente mollesse, et qu'un exercice habituel, une vie sobre et active, peuvent porter les caractères les plus foibles à des prodiges de force et de valeur.

En vérité, dit M. Barlow lorsque la lecture fut achevée, je suis charmé de voir que Tommy ait fait l'acquisition de ce talent. Il ne dépendra maintenant de personne pour ses plus grands plaisirs; et il sera en état de s'amuser au moment où il lui plaira. Tout ce que l'on a écrit dans notre langue est aujourd'hui à sa

disposition, soit qu'il veuille lire de petites aventures agréables comme celle que nous venons d'entendre, soit qu'il veuille s'instruire, dans l'histoire, des actions des grands hommes et des vertus des gens de bien, soit qu'il veuille connoître la nature de toutes les espèces d'animaux et de plantes qui se trouvent sur la terre. En un mot, je ne connois rien qui ne puisse être l'objet de ses connoissances; et je ne désespère pas de le voir devenir un homme très-sensé, capable de contribuer un jour à l'instruction de ses semblables.

Oui, c'en est fait, répondit Tommy un peu exalté par cet éloge, me voilà résolu à me rendre aussi habile qu'aucun autre; et, quoique je sois encore tout petit, je ne doute pas que je ne sois déjà plus instruit que beaucoup de personnes plus grandes que moi. Je suis sûr, par exemple, que de tous les nègres que nous avons laissés à la Jamaïque, sur notre habitation, il n'en est pas un seul qui sache lire aussi couramment une his-

toire. M. Barlow prit une contenance un peu grave à cet éclat soudain de vanité, et lui demanda froidement si l'on avoit pris soin de leur apprendre quelque chose. Non, monsieur, je ne le crois pas, répondit Tommy. Où est donc la grande merveille s'ils sont ignorans, répliqua M. Barlow? Vous n'auriez probablement rien appris encore, si votre ami n'avoit eu la complaisance de vous instruire; et ce que vous savez même à présent est bien peu de chose, n'en doutez pas.

C'est de cette manière que M. Barlow commença l'éducation de Tommy Merton, naturellement doué des dispositions les plus heureuses, quoiqu'on lui eût laissé contracter de mauvaises habitudes qui les empêchoient quelquefois de se montrer. Il étoit d'une humeur un peu colère; et il s'imaginoit qu'il avoit le droit de commander à tous ceux qu'il ne voyoit pas aussi bien vêtus que lui. Cette folle idée le fit tomber en plusieurs fautes, et fut pour lui la source de mille cruelles mortifications.

Un

Un jour qu'il poussoit une balle avec sa raquette, elle passa sur une haie, et alla tomber dans un champ voisin. Ayant apperçu un petit garçon tout déguenillé qui se promenoit dans le champ, il lui cria, d'un ton de maître, de lui renvoyer sa balle. Le petit garçon, sans se mettre en peine d'un tel commandement, continua sa promenade, et laissa la balle se reposer. Tommy l'apostropha d'une voix encore plus impérieuse, et lui demanda s'il n'avoit pas entendu ce qu'on lui avoit ordonné.

LE PETIT GARÇON.

Oh! je l'ai bien entendu. Je ne suis pas sourd, dieu merci.

TOMMY.

Eh bien! si tu n'es pas sourd, renvoie-moi ma balle tout de suite.

LE PETIT GARÇON.

Voilà précisément ce que je ne ferai pas.

TOMMY.

Si je vais à toi, coquin, je te le ferai bien faire.

LE PETIT GARÇON.

Peut-être que non, mon petit monsieur.

TOMMY.

Voyez-moi cet insolent! Tiens, je t'en avertis, ne me donne pas la peine de passer de ton côté; ou je te battrai si fort, qu'il ne te restera qu'un souffle de vie.

Le petit garçon ne répondit à cette bravade que par un grand éclat de rire; ce qui provoqua tellement Tommy, qu'il s'avança précipitamment vers la haie pour la franchir. Mais par malheur le pied lui glissa, et il tomba en roulant dans un fossé profond, tout plein d'une eau bourbeuse. Il y barbotta quelque temps pour tâcher d'en sortir. Ce fut en vain. Son pied s'enfonçoit de plus en plus dans la fange à mesure qu'il vouloit gagner le bord. Tout son bel habit fut couvert de vase, et une eau verdâtre dégouttoit le long de sa culotte. Le riche galon à point d'Espagne, qui bordoit son chapeau, avoit disparu sous

une croûte épaisse de limon; et, pour comble de détresse, il perdit l'un après l'autre ses deux souliers. Il ne seroit de long-temps sorti de l'embarras où il se trouvoit, si le petit garçon n'eût pris pitié de lui, et ne fût venu le retirer de sa fatale baignoire. Tommy, tout bouffi de honte et de colère, n'eut pas la force de proférer une seule parole. Il se mit à marcher lentement vers la maison dans un équipage si déplorable, que M. Barlow, qui le rencontra, craignit qu'il ne se fût blessé. Mais, lorsqu'il eut entendu le récit de son aventure, il ne put s'empêcher de rire; et il conseilla à Tommy de prendre un peu mieux ses mesures à l'avenir dans les querelles qu'il auroit avec les petits garçons déguenillés.

Le lendemain, lorsqu'ils furent dans le pavillon, M. Barlow, s'adressant à Henri, le pria de lire l'histoire suivante.

ANDROCLÈS.

Il y avoit un pauvre esclave, nommé Androclès, qui étoit si maltraité par son maître, que la vie lui devint insupportable. Ne trouvant point de remède à ses maux, il se dit à lui-même : Il vaut mieux mourir que de vivre dans les souffrances continuelles que je suis obligé d'endurer. Je n'ai d'autre parti que de me sauver de chez mon maître. S'il me reprend, je sais qu'il me punira d'un supplice affreux ; mais ces tourmens finiront ma misère. Si je parviens à m'échapper, il me faudra vivre dans un désert qui n'est habité que par des bêtes féroces ; mais elles ne pourront me traiter plus cruellement que je n'ai été traité par les hommes. Oui, je m'abandonnerai à leur merci, plutôt que de traîner encore mes jours dans un misérable esclavage.

Il prit une occasion favorable pour se

dérober à de maison de son maître, et courut se cacher dans une épaisse forêt à quelque distance de la ville. Il ne tarda pas long-temps à sentir qu'il n'étoit sorti d'un genre de misère que pour tomber dans un autre Après avoir erré la moitié du jour sur un sable brûlant, à travers les ronces et les épines, il fut saisi de la faim, et ne put trouver de quoi la satisfaire dans cette horrible solitude. Enfin, prêt à mourir de fatigue et d'épuisement, il alla se coucher dans une sombre caverne qui s'offrit à ses regards.

Le pauvre homme, dit Henri, dont le cœur sensible ne put contenir ses mouvemens à ce récit déplorable! Je lui aurois donné mon dîner, je lui aurois cédé mon lit. Mais, M. Barlow, dites-moi, je vous prie, comment a-t-on la méchanceté d'en agir d'une façon si cruelle envers un de ses semblables? Et comment un homme peut-il être l'esclave d'un autre homme, et en souffrir de mauvais traitemens?

Oh! pour cela, répondit Tommy, c'est

qu'il y a des gens qui sont nés gentilshommes et faits pour commander, d'autres qui sont nés esclaves et faits pour obéir. Je me souviens qu'avant de venir dans cette maison, j'avois autour de moi un nombre d'hommes et de femmes noirs, que maman me disoit être nés uniquement pour faire ce qui me plairoit. J'avois coutume de les égratigner, de les battre, et de leur jeter des assiettes à la tête. Pour eux, ils n'osoient me frapper, parce qu'ils étoient esclaves.

M. BARLOW.

Dites-moi, je vous prie, mon cher ami, comment ces gens étoient-ils devenus esclaves ?

TOMMY.

C'est que mon père les avoit achetés de son argent.

M. BARLOW.

En sorte que les gens qu'on achète de son argent sont esclaves, n'est-ce pas ?

TOMMY.

Oui, sans doute.

M. BARLOW.

Et ceux qui les achètent ont le droit de les égratigner, de les battre, et de leur faire tout ce qu'ils veulent?

TOMMY.

Certainement.

M. BARLOW.

Ainsi donc si je vous prenois, et que j'allasse vous vendre au fermier Sandford, il auroit le droit de vous faire tout ce qu'il voudroit?

TOMMY.

Non, monsieur; vous n'avez pas le droit de me vendre, et il n'a pas le droit de m'acheter.

M. BARLOW.

Et ceux qui ont vendu les nègres à votre père, quel droit avoient-ils de les vendre? Quel doit votre père avoit-il de les acheter?

TOMMY.

Je ne le sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont amenés sur des vaisseaux, d'un pays qui est bien loin d'ici; et par-là ils sont vendus comme esclaves.

M. BARLOW.

Mais si je vous emmenois sur un vaisseau, dans un pays qui seroit bien loin d'ici, je pourrois donc vous vendre comme esclave; par la même raison?

TOMMY.

Non, monsieur, vous ne le pourriez pas, parce que je suis né gentilhomme.

M. BARLOW.

Et qu'entendez-vous par-là, s'il vous plaît?

TOMMY, *un peu embarrassé.*

C'est d'avoir une belle maison, de beaux habits, un carrosse, et beaucoup d'argent comme en a mon papa.

M. BARLOW.

Mais votre père peut perdre tous ses biens. On voit tous les jours les personnes les plus riches tomber dans la pauvreté. Alors est-ce qu'il seroit permis de vous faire esclave et de vous maltraiter?

TOMMY.

Non, sans doute; ce n'est pas le droit que personne au monde me maltraite.

M. BARLOW.

Et pourquoi donc vous arrogez-vous ce droit envers vos nègres ? Ne vous souvenez-vous pas du précepte qui doit régler la conduite de tous les hommes entre eux. « Ne faites pas à un autre ce que » vous ne voudriez pas que l'on vous » fît. »

TOMMY.

Oui, monsieur, je me le rappelle, et vous me faites sentir que j'ai eu bien des torts. Je vous promets de ne plus maltraiter à l'avenir notre nègre Congo, comme j'avois coutume de le faire.

M. BARLOW.

Vous serez alors un très-bon enfant. Mais continuons notre histoire.

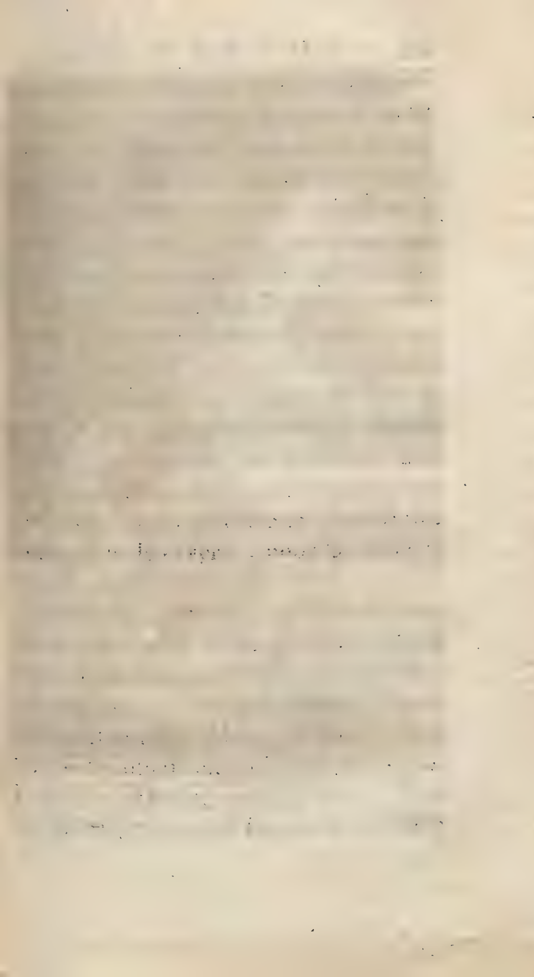
A peine ce malheureux commençoit-il à goûter les douceurs du repos, qu'il fut réveillé par le bruit horrible des rugissemens d'une bête féroce. Saisi de frayeur, il se leva précipitamment pour se sauver. Il étoit déjà parvenu à l'entrée de la caverne, lorsqu'il vit venir à lui un lion d'une grandeur prodigieuse, qui

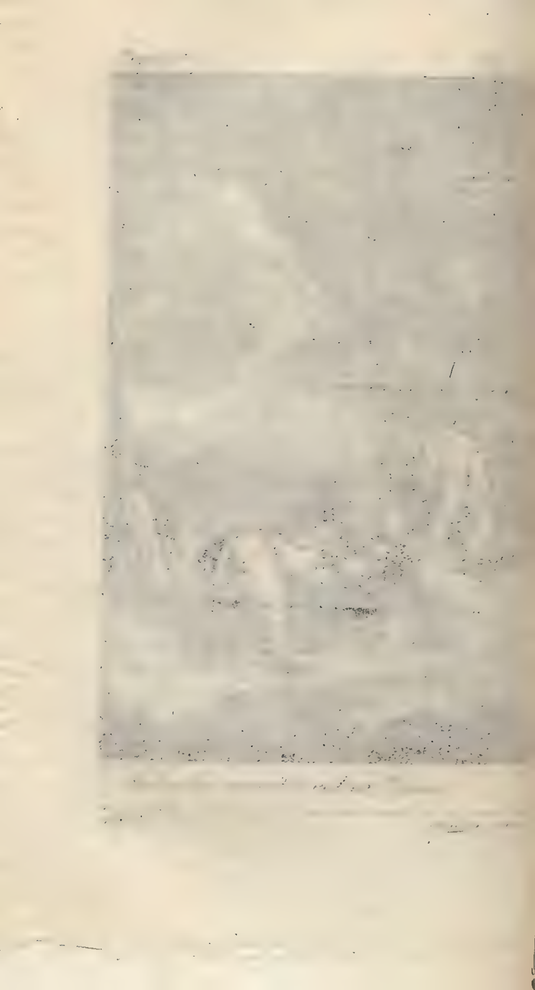
lui ôta l'espérance de toute retraite. Dès ce moment, sa perte lui parut inévitable; mais, à sa grande surprise, le lion s'avança vers lui sans aucun signe de rage, poussant au contraire des cris plaintifs, comme pour implorer du secours. Androclès, naturellement intrépide, reprit assez de courage pour examiner cet animal monstrueux, qui lui laissoit tout le loisir nécessaire pour ses observations. Sa démarche étoit lente. Il ne pouvoit s'appuyer que sur trois jambes; et la quatrième, qu'il relevoit sous lui, paroissoit extrêmement enflée. Rassuré de plus en plus par le maintien paisible de l'animal, Androclès osa marcher à sa rencontre, et lui prendre la patte, comme un chirurgien prend le bras de son malade. Il vit alors qu'une épine d'une grosseur extraordinaire avoit pénétré la plante du pied, et y causoit l'enflure qu'il avoit remarquée. Au lieu de s'offenser de cette familiarité, le lion la recevoit avec la plus grande douceur, et sembloit même l'inviter, d'un regard caressant, à le sou-



Androcles aussitôt enleva l'épine. . . .

Marillier del. Delignon sculp.





lager. Androclès aussitôt enleva l'épine ; et, pressant mollement la plaie, il en fit sortir une grande abondance de sang corrompu. Dès que l'animal se sentit soulagé par cette opération, il se mit à témoigner sa reconnoissance pour son bienfaiteur, par toutes les démonstrations qu'il put imaginer. Il sautoit autour de lui comme un épagneul folâtre, secouoit de joie son épaisse crinière, et lui léchoit les pieds et les mains. Il ne s'en tint pas à ces expressions d'amitié. Depuis ce jour, il ne regarda plus Androclès que comme un hôte chéri ; et il n'alloit plus à la chasse sans rapporter sa proie toute entière dans la caverne, pour la partager avec son ami.

Androclès, pendant quelque temps, ne s'éloigna guère de la caverne, vivant tranquille dans cet état d'hospitalité sauvage. Mais, un jour qu'il erroit inconsidérément dans le désert, il trouva une troupe de soldats envoyés à sa poursuite. Il fut pris et traîné vers son maître. Les lois de ce pays étoient fort sévères contre

les esclaves fugitifs. On le jugea coupable d'avoir osé s'échapper de sa chaîne; et, en punition de ce crime prétendu, il fut condamné à être mis en pièces par un lion furieux qu'on venoit de prendre, et qu'on devoit garder plusieurs jours sans nourriture, pour accroître sa rage par le tourment de la faim.

Lorsque le jour marqué pour son supplice fut arrivé, on le conduisit tout nu dans une arêne spacieuse, fermée de tous côtés par des barrières. Une foule immense de peuple accourut de tous côtés pour assouvir ses regards de cet horrible spectacle. Déjà l'on entendoit d'affreux rugissemens. Une porte s'ouvrit; et l'on vit s'élancer un lion monstrueux qui courut en avant, la crinière hérissée, les yeux enflammés, et la gueule béante comme un sépulcre ouvert. L'air fut soudain rempli de mille cris perçans, auxquels succéda un silence profond. Tous les yeux étoient tournés sur la victime, dont on déploroit la destinée. Mais la pitié de la multitude fut bientôt changée en

en surprise, lorsqu'on vit l'animal féroce, au lieu de s'acharner sur sa proie, s'étendre d'un air soumis à ses pieds, jouer avec elle comme un chien fidèle avec son maître, ou plutôt la caresser comme une mère qui, après de vaines recherches, retrouve son fils qu'elle a perdu. Le gouverneur de la ville, qui étoit présent, fit appeler à haute voix Androclès, et lui ordonna d'expliquer comment une bête sauvage, de la nature la plus féroce, avoit en un moment oublié sa rage pour se changer en un animal doux et caressant. Androclès raconta à l'assemblée jusqu'aux moindres détails de son aventure. Il n'y eut personne qui ne fut étonné de ce récit, et enchanté de voir que les animaux les plus furieux sont capables d'être adoucis par le sentiment de la reconnoissance. Toutes les voix se réunirent pour implorer du gouverneur le pardon du malheureux esclave. Sa grace lui fut sur-le-champ accordée; et on lui fit présent du lion qui avoit deux fois épargné sa vie.

Oh ! s'écria Tommy, voilà une bien belle histoire ! Mais je n'aurois jamais cru que les lions pussent devenir si traitables. Je croyois qu'ils étoient comme les loups et les tigres qui mettent en pièces tout ce qu'ils rencontrent.

Lorsqu'ils sont affamés, dit M. Barlow, ils tuent tous les animaux qu'ils peuvent atteindre; mais c'est pour s'en nourrir, car ils sont destinés à vivre de chair, ainsi que les chiens et les chats, et plusieurs autres espèces d'animaux. Mais, dès que leur faim est assouvie, rarement font-ils une boucherie inutile. C'est en cela qu'ils sont moins cruels que bien des hommes, et même que certains enfans, qui tourmentent les animaux sans aucun sujet.

HENRI.

Je pense tout-à-fait comme vous, monsieur; et je me souviens que, me promenant, il y a quelques jours, sur le grand chemin, je vis un petit garçon qui traitoit son âne avec bien de la cruauté. Le pauvre animal étoit si boiteux, qu'il

se traînoit à peine ; et son conducteur le frappoit de toutes ses forces avec un grand bâton, pour le faire aller plus vîte qu'il ne pouvoit.

M. BARLOW.

Est-ce que vous ne lui en dites rien ?

HENRI.

Pardonnez-moi, monsieur. Je lui représentai combien c'étoit méchant. Je lui demandai s'il aimeroit à être traité de cette manière par quelqu'un qui seroit plus fort que lui ?

M. BARLOW.

Et quel réponse vous fit-il, Henri ?

HENRI.

Il me répondit que c'étoit l'âne de son père ; qu'ainsi il avoit droit de le battre, sans que personne y trouvât à redire ; et que s'il m'échappoit un mot de plus, il me battroit aussi.

M. BARLOW.

Ha ! ha ! cela me paroît violent.

HENRI.

Je lui répliquai que, quoique ce fût l'âne de son père, ce n'en étoit pas moins

une grande méchanceté de le traiter si durement; que, pour ce qui étoit de me battre, s'il s'avisoit de m'attaquer, je saurai bien me défendre; et que je ne le craignois pas, quoiqu'il fût beaucoup plus grand que moi.

M. BARLOW.

Est-ce qu'il eut l'audace de vous frapper?

HENRI.

Vraiment oui, monsieur: il vint avec son grand bâton pour m'en donner sur la tête; mais j'esquivai si bien que je le parai de mon épaule. Il voulut y revenir. Je ne lui en donnai pas le temps. Je m'élançai sur lui, et le renversai par terre. Alors il se mit à pleurer, et me supplia de ne pas lui faire de mal.

M. BARLOW.

Il est assez ordinaire de voir les plus méchans montrer le plus de poltronnerie. Et que fîtes-vous ensuite?

HENRI.

Je lui dis que ce n'étoit pas mon dessein de le gourmer; mais que, puisqu'il

m'avoit attaqué sans raison, je ne lui permettrois pas de se relever qu'il ne m'eût promis de ne plus battre la pauvre bête, qui reprenoit haleine pendant notre combat. Il m'en donna sa parole; et je le laissai aller à ses affaires.

M. BARLOW.

J'approuve extrêmement votre conduite. Je suppose que le petit coquin, en se relevant, avoit l'air tout aussi confus que Tommy devoit l'avoir l'autre jour, lorsque le petit garçon qu'il vouloit battre l'aida à sortir du fossé.

TOMMY.

Mais, monsieur, je ne lui cherchois pas querelle. Je ne l'aurois seulement pas menacé, s'il n'eût refusé de me renvoyer ma balle.

M. BARLOW.

Et quel droit aviez-vous de l'y contraindre?

TOMMY.

C'est qu'il étoit tout en guenilles, et que moi j'étois bien habillé.

M. BARLOW.

Voilà ce qui s'appelle d'excellentes raisons. Ainsi donc, si vos habits venoient à tomber en guenilles, tout homme bien habillé auroit le droit de vous donner ses ordres ?

Tommy sentit à merveille qu'il venoit de lui échapper une sottise, et il tâcha de la réparer en disant :

Mais il ne lui en coûtoit rien de le faire, puisqu'il étoit du même côté que la balle.

M. BARLOW.

Et c'est aussi ce qu'il auroit fait, selon toutes les apparences, si vous l'en aviez prié civilement. Mais les gens qui parlent toujours d'un air impérieux, trouvent peu de personnes disposées à les servir. Au reste, comme le petit garçon étoit dans une parure si délabrée, je suppose que vous lui offrîtes de l'argent pour l'engager à vous rendre service ?

TOMMY.

Non vraiment, monsieur.

M. BARLOW.

Ah! j'entends. C'est que vous n'aviez pas d'argent dans votre bourse.

TOMMY.

Je vous demande pardon. J'avois tout celui que j'ai encore. (*Montrant quelques pièces d'argent.*)

M. BARLOW.

C'est donc que vous pensiez qu'il étoit en fonds aussi bien que vous-même?

TOMMY.

Comment aurois-je pu le penser? Il n'avoit point d'habit sur son corps, ni de bas à ses jambes. Sa veste et sa culotte étoient tout en lambeaux, et ses souliers rapetassés.

M. BARLOW.

Je vois clairement ce que c'est qu'un vrai gentilhomme. C'est celui qui, pourvu abondamment de toutes choses, les garde pour lui seul, menace les pauvres gens de les battre s'ils ne le servent pour rien, et, lorsqu'il se trouve réduit, malgré sa fierté, à leur devoir des services essentiels, n'en ressent point de reconnois-

sance, et ne leur fait aucun bien en retour. Je parierois que le lion d'Androclès n'étoit pas gentilhomme.

Tommy fut si vivement affecté de ce reproche, qu'il eut peine à retenir ses larmes. Comme il étoit d'un caractère naturellement généreux, il résolut dans son cœur de faire quelques présens au petit garçon la première fois qu'il auroit le plaisir de le rencontrer. En se promenant, l'après-midi du même jour, il le vit, à quelque distance, qui cueilloit des mûres sauvages sur les buissons. Il courut à lui; et, le regardant avec bonté, il lui dit :

Je voudrois bien savoir, mon petit ami, pourquoi tu es si mal vêtu. Est-ce que tu n'aurois pas d'autres habits ?

LE PETIT GARÇON.

Non, en vérité, monsieur. J'ai sept frères et sœurs, et ils ne sont pas mieux habillés que moi; mais ce seroit la moindre de nos peines, si nous avions toujours de quoi manger.

TOMMY.

Et pourquoi en manquez-vous ?

LE PETIT GARÇON.

C'est que mon père est malade de la fièvre, et qu'il ne pourra travailler de toute la moisson. Ma mère dit que nous ne pouvons pas manquer de mourir de faim, si le bon Dieu ne vient à notre secours.

Tommy ne prit pas le temps de lui répondre, et courut de toutes ses forces vers la maison, d'où il repartit aussitôt, chargé d'un gros morceau de pain et d'un paquet de ses propres habits. Tiens, dit-il, mon petit ami, tu m'as rendu service, voilà du pain. Je te donne aussi ces habits, parce que je suis gentilhomme, et que j'en ai beaucoup d'autres encore.

Rien ne peut égaler la joie qui éclata dans les yeux du petit garçon, en recevant ce cadeau, si ce n'est le plaisir que Tommy ressentit en goûtant, pour la première fois, la douceur de satisfaire les mouvemens de la reconnoissance et de la générosité. Sans attendre la fin des

remercîmens qu'on lui prodiguoit, il s'en retourna tout joyeux ; et, ayant rencontré M. Barlow, il lui raconta d'un air transporté ce qu'il venoit de faire. M. Barlow lui répondit froidement : Avant de donner vos habits au petit garçon, il me semble que vous auriez dû savoir si vos parens voudroient vous le permettre. Quant à mon pain, quel droit aviez-vous de le donner sans mon consentement ?

TOMMY.

C'est que le petit garçon m'a dit qu'il avoit faim, et que ses frères et sœurs n'avoient pas plus à manger que lui. Vous saurez que leur père est malade, absolument hors d'état de travailler.

M. BARLOW.

C'étoit une raison assez touchante pour vous engager à donner ce qui vous appartient, mais non ce qui appartient à un autre. Que diriez-vous si Henri, pour faire une bonne œuvre, s'avisoit de disposer de vos effets sans votre permission ?

TOMMY.

Je n'aimerois point cela du tout; et je comprends que j'ai fait encore une sottise.

M. BARLOW.

Je suis charmé de voir que vous le sentez. Voici une petite histoire que vous ne ferez pas mal de lire à ce sujet :

CYRUS.

Cyrus étoit fils d'un roi puissant. Il avoit plusieurs maîtres, que Cambyse, son père, avoit chargés de lui apprendre sur-tout à distinguer le bien du mal, et à pratiquer la justice. Un soir Cambyse lui demanda ce qui lui étoit arrivé dans la journée. J'ai été puni, lui répondit Cyrus, pour une sentence injuste que j'ai prononcée. En me promenant avec mon gouverneur, nous avons rencontré deux jeunes garçons, dont l'un étoit grand et l'autre petit. Celui-ci avoit une robe trop longue pour sa taille ; celui-là, au contraire, en avoit une qui lui des-

cendoit à peine jusqu'aux genoux, et dont les manches sembloient le serrer. Le grand garçon avoit d'abord proposé au petit de changer de vêtemens, parce qu'alors chacun d'eux en auroit un qui lui conviendroit mieux que celui qu'il portoit. Mais le petit garçon n'a pas voulu accéder à cet arrangement; sur quoi, le premier lui a pris sa robe de force, et lui a donné la sienne. Ils en étoient à se disputer lorsque nous sommes arrivés. Ils sont convenus de me prendre pour juge de leur querelle. J'ai décidé que le petit garçon se contenteroit de la petite robe, et que le grand garderoit la plus longue. Voilà le jugement pour lequel mon gouverneur m'a puni. Comment, lui dit Cambyse, est-ce que la robe courte ne convenoit pas mieux au petit garçon, et la plus longue au plus grand? Oui, mon père, répondit Cyrus: mais mon gouverneur m'a fait sentir que je n'avois pas été nommé pour décider laquelle des deux robes alloit le mieux à la taille de chacun des jeunes garçons, mais

mais s'il étoit juste que l'un osât s'emparer de la robe de l'autre, sans son consentement. C'est pourquoi je reconnois que ma sentence étoit d'une grande injustice, et que j'ai bien mérité d'être repris.

Au moment où cette histoire venoit de finir, ils furent surpris de voir un petit garçon déguenillé s'avancer vers eux avec un paquet de harde sous le bras. Ses yeux étoient meurtris, son nez enflé, et sa chemise, teinte de sang, tenoit à peine sur son corps, tant elle étoit déchirée. Il vint droit à Tommy, et jeta le paquet à ses pieds en lui disant : Tenez, mon petit monsieur, reprenez vos habits. Je souhaiterois qu'ils fussent au fond du fossé d'où je vous ai retiré, plutôt que d'avoir été sur mon dos. Je vous promets bien de ne me couvrir de ma vie de ces malheureux vêtemens, quand je devrois rester nu. Que veux dire cela? lui demanda M. Barlow, qui comprit aussitôt qu'il lui étoit arrivé quelque mésaventure au sujet du présent de Tommy.

Monsieur, reprit le petit garçon, ce petit monsieur s'étoit mis en tête de me battre, parce que je ne voulois point lui envoyer sa balle. Ce n'est pas que je ne l'eusse renvoyée de tout mon cœur s'il m'en eût prié poliment; mais, quoique je sois pauvre, je n entends pas qu'il me parle en maître, et qu'il s'avise de me traiter comme l'on dit qu'il traite son nègre Congo. Une haie nous séparoit. Il a voulu l'enjamber pour arriver jusqu'à moi. Mais, au lieu de sauter par-dessus, il a roulé dans un fossé où il seroit encore, si je ne lui avois donné la main pour en sortir. C'est pour cela qu'il m'a donné ses habits, sans que je lui eusse rien demandé pour ma peine. Sot que je suis, de les avoir mis sur mon corps! Je devois bien sentir que des habits de soie n'étoient pas faits pour un paysan. Tous les petits garçons du village se sont mis à me suivre avec des huées, en m'appelant *faraud*. Le fils du tenteur m'a jeté une poignée de boue qui m'a éclaboussé de la tête aux pieds. J'ai voulu le punir.

Ils se sont tous mis après moi, et m'ont accommodé de la manière que vous voyez. Ceci n'est rien, mais je ne voudrois pas être une seconde fois appelé *faraud* pour les plus beaux habits du monde. C'est pourquoi je suis venu chercher ce petit monsieur pour lui rendre ses hardes. Les voilà : qu'il les reprenne. Je craindrois d'y toucher du bout de l'ongle.

M. Barlow questionna le petit garçon sur la maladie et la pauvreté de son père, et lui demanda où il habitoit. Il dit ensuite à Henri qu'il enverroit des vivres à ce pauvre homme, s'il vouloit se charger de les lui porter. Je ne demande pas mieux, répondit Henri, quand ce seroit dix fois plus loin encore. M. Barlow rentra dans la maison pour donner des ordres à ce sujet.

Dans cet intervalle, Tommy qui avoit regardé quelque temps en silence le petit garçon, lui dit : Ainsi donc, mon pauvre enfant, tu as été battu, parce que je t'ai donné mes habits ? J'en suis bien fâché, je t'assure. — Je vous remercie, mon cher

monsieur, mais il n'y a plus de remède. Je sens bien que vous ne vouliez pas me faire de la peine ; et je ne suis pas une poule si mouillée, que je me lamente pour quelques coups de poings. Ainsi je vous souhaite le bon soir. Adieu. C'est sans rancune.

Tommy, après l'avoir suivi quelque temps des yeux, dit à Henri : Je voudrois bien avoir des habits que le petit garçon pût porter sans se faire encore des affaires. Il a tout l'air d'un bon enfant ; et j'aurois, je crois, du plaisir à l'obliger. Tu peux le faire aisément, lui répondit Henri. Il y a ici tout prêt, dans le village voisin, une boutique où l'on vend des habits tout faits pour les pauvres. Tu as de l'argent ; tu peux en acheter.

Tommy vouloit y courir dans l'instant même ; mais, comme la nuit s'approchoit, Henri le fit consentir, malgré son impatience, à remettre ses projets de bienfaisance au lendemain.

Le soleil venoit à peine de paroître sur l'horison, que nos deux amis se levèrent

pour aller aussitôt faire les emplettes qu'ils avoient projetées le jour précédent. Ils se se mirent en effet en marche avant le déjeûner ; et ils avoient déjà fait la moitié du chemin, lorsqu'ils entendirent les aboiemens d'une meute qui sembloit courir à quelque distance. Tommy, un peu étonné, demanda à Henri s'il savoit d'où provenoit ce bruit. Je m'en doute, lui répondit Henri. C'est le chevalier Tayaut et ses chiens, qui poursuivent un malheureux lièvre. Il faut être bien lâche d'attaquer un pauvre animal, qui n'a pas la force de se défendre ! S'ils ont la fureur de chasser, que ne vont-ils dans les pays où il se trouve des lions, des tigres, et d'autres bêtes féroces !

TOMMY.

Est-ce que tu sais comment se fait la chasse aux animaux ; celle du lion, par exemple ?

HENRI.

Oui, je l'ai vu dans un livre de M. Barlow.

TOMMY.

Oh ! conte-moi un peu cela, je t'en prie.

HENRI.

Je le veux bien, mon ami : je me le rappelle à merveille.

Tu sauras d'abord qu'il y a loin d'ici des pays très-chauds, où les hommes sont dans l'usage d'aller presque nus. Ils sont si exercés à la course dès leur plus tendre enfance, qu'ils vont presque aussi vîte que des cerfs. Lorsqu'un lion vient dans le voisinage pour leur enlever quelque pièce de leur bétail, ils se mettent cinq ou six à sa poursuite, armés de plusieurs javelots. Ils parcourent la forêt, jusqu'à ce qu'ils aient découvert sa retraite. Alors ils font du bruit, et poussent des cris affreux pour l'exciter à les attaquer. Le lion commence à écumer, à rugir, et à se battre les flancs de sa queue ; puis tout-à-coup il s'élance sur l'homme qui est le plus près de lui.

TOMMY.

Hélas! je tremble de tout mon corps. En voilà déjà un mis en pièces.

HENRI.

Oh! ne crains pas. Cet homme, qui s'y attend, se détourne adroitement de son chemin, tandis qu'un de ses camarades lance un javelot au lion. Le lion devient plus furieux, et se retourne contre l'ennemi qui vient de le blesser; mais celui-ci fait comme le premier, et le lion reçoit du troisième un second javelot dans le flanc. Il en est de même des autres, jusqu'à ce que le pauvre animal tombe épuisé des blessures qu'il a reçues.

Que cela doit être beau à voir, s'écria Tommy! Je voudrais bien assister à l'un de ces combats, du haut d'une fenêtre, où je serois en sûreté. Oh! pour moi, non, répondit Henri, j'aurois trop de peine de voir déchirer un si noble animal. Mais on est obligé de le faire pour sa défense : au lieu qu'un pauvre lièvre ne fait que manger un peu de grain aux

fermiers, et ne leur cause sûrement pas en cela tant de dommage que les chasseurs qui le poursuivent, en passant à cheval sur leurs terres.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, Henri, tournant d'un autre côté ses regards, s'écria tout-à-coup : Tiens, tiens, Tommy, vois donc. Voici le lièvre qui vient à nous. Oh! il est déjà bien loin. J'espère que ses ennemis ne sauront pas le chemin qu'il a pris ; et, s'ils viennent me le demander, je me garderai bien de leur donner de ses nouvelles. Aussitôt ils virent arriver les chiens qui avoient perdu les traces de leur proie. Un homme qui les suivoit, monté sur un beau cheval, demanda à Henri s'il avoit vu le lièvre passer. Henri ne lui fit pas de réponse. Le chasseur ayant réitéré sa question d'un ton de voix plus haut, Henri répondit qu'il l'avait vu. — Et de quel côté s'en va-t-il ? — C'est ce que je ne veux pas vous dire. — Tu ne le veux pas ? dit le chasseur en sautant à bas de son cheval, je vais bien te le faire vou-

loir; et, s'avançant vers Henri, qui n'avoit pas bougé de la place où il étoit, il se mit à le frapper avec son fouet de la manière la plus brutale, en répétant à chaque coup : Eh bien ! petit drôle, me le dirastu maintenant ? Mais Henri se contenta de lui répondre : Si je n'ai pas cru devoir vous le dire tout-à-l'heure, je ne vous le dirai pas davantage, quand vous m'assommeriez. Ni la généreuse fermeté de cet enfant, ni les larmes de l'autre, qui pleurait amèrement de voir les souffrances de son ami, ne firent aucune impression sur le barbare. Il auroit poussé plus loin sa brutalité, si un chasseur, qui couroit à toute bride, ne fût survenu, et ne lui eût dit : Que faites-vous donc, chevalier? vous allez tuer ce petit garçon. Il le mérite bien, répondit le méchant. Il vient de voir passer le lièvre, et il ne veut pas me dire de quel côté il s'en va. Prenez garde, lui répliqua l'autre à voix basse, de ne pas vous engager dans une affaire désagréable. Je reconnois l'autre enfant pour le fils d'un gentil-

homme d'une immense fortune, qui demeure dans le voisinage. Se tournant alors vers Henri, et lui adressant la parole : Eh bien! mon petit ami, pourquoi ne veux-tu pas dire à monsieur quel chemin a pris le lièvre, puisque tu l'as vu passer? Pourquoi? lui répondit Henri lorsqu'il eut repris assez de voix pour parler, c'est que je ne veux pas trahir ce pauvre animal. Cet enfant, s'écria le nouveau chasseur, est un prodige. Il est heureux pour vous, chevalier, que ses forces ne répondent pas encore à son courage. Mais rien ne peut vaincre votre emportement. En ce moment les chiens reprirent la voix et firent entendre leurs cris. Le chevalier remonta brusquement à cheval, et se mit au galop, accompagné de toute sa suite.

Aussitôt qu'ils furent partis, Tommy, qui s'était tenu un peu à l'écart, courut prendre la main de Henri de la manière la plus affectueuse, et lui demanda comment il se trouvoit. Un peu moulu, répondit Henri; mais cela n'est plus rien. Oh!

répondit Tommy, j'aurois bien voulu avoir un pistolet ou une épée.

HENRI.

Bon! et qu'en aurois-tu fait?

TOMMY.

J'aurois tué ce méchant homme, qui t'a battu si cruellement.

HENRI.

Cela auroit été fort mal, Tommy; car je suis sûr qu'il ne vouloit pas me tuer. Il est vrai que si j'avois été de sa taille, il ne m'auroit pas traité de cette manière. Mais le mal est passé maintenant; et nous devons pardonner à nos ennemis. Ils peuvent en venir à nous aimer, et à se repentir de leur faute.

TOMMY.

Mais comment as-tu fait pour recevoir tous ces coups sans pleurer?

HENRI.

C'est que cela ne m'auroit servi de rien. Et puis, s'il faut te le dire, pendant qu'on me battoit, je songeois à l'histoire d'un peuple de petits garçons, qu'on avoit exercés à ne pousser jamais une

plainte, ni même un murmure. Et vraiment ils avoient encore bien plus à endurer que moi.

TOMMY.

Il me semble pourtant qu'on ne peut guère être traité plus cruellement que tu ne l'as été.

HENRI.

Bon! ce ne sont que des douceurs, en comparaison de ce que les jeunes Spartiates savoient souffrir.

TOMMY.

Et qui étoient ces gens-là.

HENRI.

M. Barlow m'a fait lire des morceaux de leur histoire. Je vais t'en raconter quelque chose. Il faut que tu saches qu'il y avoit une brave nation qui vivoit il y a bien long-temps. Comme elle n'étoit pas fort nombreuse, et qu'elle se voyoit au contraire environnée d'un grand nombre d'ennemis, elle prenoit soin de rendre tous ces enfans hardis et courageux. Ces enfans étoient accoutumés à coucher sur la dure, à courir presque nus en plein air,

air, et à faire plusieurs exercices qui leur donnoient de la force et de l'adresse. On les nourrissoit tous absolument de la même façon; et leur nourriture étoit forte grossière. Ils mangeoient dans de grandes salles, où on leur apprenoit l'ordre et la sobriété. Lorsque leurs repas étoient finis, ils alloient jouer tous ensemble; et, s'ils commettoient quelque faute, ils étoient châtiés sévèrement; mais il ne leur échappoit jamais le moindre signe de foiblesse. On ne leur permettoit aucune fantaisie, et leurs petites injustices étoient punies comme des crimes. Aussi cette éducation les rendit si forts, si braves et si vertueux, qu'on n'a jamais vu de peuple aussi redoutable.

La suite de cette conversation les conduisit au milieu du village, où Tommy devoit faire ses emplettes. Il dépensa tout ce qu'il avoit dans sa bourse (c'étoit un peu plus de quinze francs) à faire provision d'habits pour le petit garçon déguenillé et pour ses frères. On en fit un paquet qu'on lui remit. Il pria Henri de

s'en charger. Je le veux bien, dit-il; mais pourquoi ne veux-tu pas le porter toi-même ? Il n'est pas bien lourd.

TOMMY.

C'est qu'il ne sied pas à un gentilhomme de porter un paquet.

HENRI.

Et pourquoi donc, s'il est assez fort?

TOMMY.

Je ne sais, mais c'est pour n'avoir pas l'air d'un enfant du peuple.

HENRI.

Il ne devroit donc avoir ni pieds, ni mains, ni bouche, ni oreilles, parce que les gens du peuple en ont aussi.

TOMMY.

Ils ont de tout cela, parce que c'est utile.

HENRI.

Et n'est-il pas utile de pouvoir se servir soi-même ?

TOMMY.

Oh! les gentilshommes ont des gens à leurs gages pour les servir.

HENRI.

Mais je ne suis pas à tes gages, moi, pour te porter ton paquet.

TOMMY.

Je le sais bien, ce n'est que par amitié.

HENRI.

A la bonne heure. Tiens, avec tout cela, je pense que c'est une triste chose que d'être gentilhomme.

TOMMY.

Et en quoi donc ?

HENRI.

C'est que si tout le monde l'étoit, personne ne voudroit rien faire ; et alors tous les gentilshommes de la terre seroient réduits à mourir de faim.

TOMMY.

De faim ?

HENRI.

Oui, sans doute. Ne faut-il pas du pain pour vivre ?

TOMMY.

Je le sais bien.

HENRI.

Et sais-tu bien que le pain est fait du grain d'une plante qui croît dans la terre, et qu'on appelle blé ?

TOMMY.

Eh bien ! alors ce blé je le ferois cueillir.

HENRI.

Et par qui ? Si tout le monde étoit gentilhomme, tu n'aurois personne à tes gages.

TOMMY.

En ce cas-là, je le cueillerois moi-même.

HENRI.

Tu commencerois donc à te servir ? Mais tu vas bien vîte en besogne. Tu cueilles le blé avant de l'avoir semé, avant d'avoir labouré la terre, avant d'avoir fait les instrumens du labourage. Passons encore sur tout cela. Je te donne la moisson toute prête. Tu n'en serois guère plus avancé.

TOMMY.

Comment donc ?

HENRI.

Le blé est un petit grain dur à-peu-près comme l'avoine, que je donne quelquefois au cheval de M. Barlow. Voudrois-tu le manger dans cet état?

TOMMY.

Non certes. Mais comment donc le pain se fait-il?

HENRI.

Il faut d'abord faire moudre le grain en farine; et pour cela, il faut envoyer le blé au moulin.

TOMMY.

Et qu'est-ce qu'un moulin?

HENRI.

Est-ce que tu n'en as jamais vu?

TOMMY.

Non, jamais. Je voudrois bien en voir un, pour savoir comment le pain peut se faire.

HENRI.

Il y en a quelques-uns dans les environs. Si tu en parles à M. Barlow, il se fera un plaisir de t'y mener.

TOMMY.

Oh ! j'en meurs d'envie. J'aimerois beaucoup à savoir l'histoire du pain.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi en sortant du village, ils entendirent tout-à-coup des cris plaintifs. Ils tournèrent aussitôt la tête. Ils apperçurent un cheval traînant après lui son cavalier, qui venoit de perdre la selle, et dont le pied se trouvoit engagé dans l'étrier. Par bonheur c'étoit sur un terrain humide et fraîchement labouré ; ce qui empêchoit le cheval d'aller bien vîte, et qui en même temps préserva le cavalier d'être mis en pièces. Henri, doué d'un courage et d'une agilité extraordinaires, et toujours prêt à faire un acte d'humanité, même au péril de sa vie, courut vers un fossé profond, dont il vit le cheval approcher ; et justement comme il plioit sur ses jarrets pour le franchir, il le saisit et l'arrêta tout court. Au même instant survint un autre chasseur avec deux domestiques, qui dégagèrent le malheureux cavalier, et le remirent sur ses jambes.

Celui-ci regarda quelque temps autour de lui d'un air égaré : mais, comme il n'étoit pas blessé dangereusement, il reprit bientôt ses esprits; et le premier usage qu'il en fit, fut de pester contre son cheval, et de demander qui avoit arrêté cette maudite bête. Voyez, lui dit son ami, c'est le même petit garçon que vous avez traité si cruellement tout-à-l'heure. Sans lui, c'en étoit fait de votre vie. Le chevalier jeta sur Henri un regard où la honte et l'humiliation sembloient combattre encore avec son insolence naturelle. Enfin, il mit la main dans sa bourse, et en tira une pièce d'or qu'il offrit à son bienfaiteur, en lui disant qu'il étoit bien honteux de la manière dont il en avoit usé envers lui dans la matinée. Mais Henri, avec un air dédaigneux, tel qu'on ne lui en avoit jamais vu prendre, rejeta le présent sans répondre; et courant ramasser son paquet, qu'il avoit laissé tomber pour courir plus lestement après le cheval, il s'en alla suivi de son compagnon.

Il ne falloit pas se détourner beaucoup de leur route pour gagner la chaumière du pauvre malheureux, auquel ils apportoient des habits pour ses enfans. Ils le trouvèrent beaucoup mieux, parce que M. Barlow, qui étoit allé le voir la veille, lui avoit donné des remèdes propres à calmer ses maux. Tommy fit appeler le petit garçon; et, dès qu'il le vit approcher, il courut à sa rencontre, et lui dit qu'il lui apportoit des habits dont il pourroit se vêtir, sans crainte d'être appelé *faraud*, et qu'il y en avoit aussi d'autres pour ses petits frères. Le plaisir avec lequel les enfans reçurent ses dons fut si vif, les remercîmens de leur mère et les bénédictions du malade furent si touchantes, que Tommy ne put s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement, en quoi il fut secondé par Henri. Après avoir joui pendant quelques minutes de la joie de ces bonnes gens, ils les quittèrent fort joyenx eux-mêmes. Tommy convint qu'il n'avoit jamais dépensé son argent avec autant de plaisir, qu'il en avoit éprouvé

à secourir cette honnête famille ; et il se promit bien de réserver tout ce qu'on lui donneroit à l'avenir, pour le consacrer à ce digne usage, au lieu de l'employer à des friandises et à des joujoux.

Quelques jours après, M. Barlow et ses deux élèves, se promenant ensemble dans la campagne, ils vinrent à passer devant un moulin à vent. Tommy demanda ce que c'étoit que ce petit château, et ce que signifioient ces grandes ailes qui tournoient avec tant de force? Henri lui répondit que c'étoit un de ces moulins dont il lui avoit parlé dernièrement. Tommy témoigna le plus grand desir d'en voir l'intérieur. M. Barlòw connoissoit le meûnier, qui les fit entrer, et leur en montra toutes les parties dans le plus grand détail. Tommy vit avec surprise que les ailes qu'il avoit vues au-dehors servoient, par le moyen de plusieurs rouages, à-peu-près comme ceux d'un tourne-broche, à faire mouvoir en-dedans une grande pierre plate, qui, en tournant sur une autre pierre,

écrasoit tout le grain qui se trouvoit entre elles, et le réduisoit en poudre. Quoi! s'écria-t-il, c'est la manière dont on fait le pain? Non, pas tout-à-fait, lui répondit M. Barlow; ce n'est que la première préparation que l'on fait subir au blé: il y en a bien d'autres encore avant qu'il devienne du pain. Vous voyez que ce qui sort de dessous la meule n'est qu'une poudre menue, au lieu que le pain est une substance ferme et assez solide. Nous en apprendrons davantage un autre jour.

En s'en retournant à la maison, Henri dit à Tommy: Tu vois maintenant que si personne ne vouloit rien faire, nous n'aurions pas de pain à manger. Tu ne sais pas combien il en coûte de travaux seulement pour faire venir le blé.

TOMMY.

Est-ce qu'il ne vient pas sur la terre?

HENRI.

Oui bien, lorsqu'on l'y a semé; mais, avant tout, il faut rudement labourer son champ.

TOMMY.

Et qu'est-ce donc que labourer?

HENRI.

N'as-tu jamais vu dans la campagne des chevaux tirer une grande machine, tandis qu'un homme placé par-derrière la conduit en s'y appuyant?

TOMMY.

Oui, je l'ai vu; mais sans y faire beaucoup d'attention.

HENRI.

Tu sauras que, sous cette machine, qu'on appelle charrue, il y a un fer tranchant qui s'enfonce dans la terre, l'entr'ouvre et la retourne; ce qui fait un sillon.

TOMMY.

Fort bien. Et alors qu'en arrive-t-il?

HENRI.

Lorsque la terre est ainsi préparée, on y sème le grain: ensuite on y fait passer un autre instrument, armé de pointes, qu'on appelle la herse, et qui recouvre la semence. Bientôt le grain, après avoir jeté des racines, commence à pousser

une tige. Peu à peu elle s'élève, et devient plus haute que nous. Enfin, l'épi se forme, le blé mûrit; on le moissonne, on le lie en gerbes, et on l'emporte dans la grange pour le battre et l'envoyer au moulin.

TOMMY.

J'imagine que tout cela doit être fort curieux. Je voudrois bien semer du blé moi-même, et le voir croître. Penses-tu que je le pourrois?

HENRI.

Oui certainement; et si tu veux demain prendre la peine de bêcher un petit coin de terre en façon de labourage, moi j'irai chez mon père lui demander pour toi du grain à semer.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Tommy se leva pour aller travailler dans un coin du jardin. Il fit jouer sa bêche avec une grande persévérance jusqu'à l'heure du déjeûner. Son premier soin, en rentrant, fut de dire à M. Barlow ce qu'il venoit de faire, et de lui demander s'il n'étoit pas un bon enfant de travailler

avec

avec tant de courage pour faire venir du grain ? Cela dépend, dit M. Barlow, de l'usage que vous voulez en faire, lorsqu'il sera venu. Voyons, qu'en ferez-vous ?

TOMMY.

Ce que j'en ferai, monsieur ? Je prétends l'envoyer au moulin que nous vîmes hier, et le faire moudre en farine. Alors je vous prierai de me montrer comment on en fait du pain. Ensuite je le mangerai, pour pouvoir dire à mon papa que j'ai mangé du pain fait avec du blé que j'ai cultivé moi-même.

M. BARLOW.

Voilà qui est à merveille ; car les gentilshommes sont obligés de manger comme les autres ; et il n'est pas moins intéressant pour eux que pour ceux qu'ils appellent gens du peuple de savoir se procurer de la nourriture.

TOMMY.

Oh ! non, pas tant, monsieur, s'il vous plaît. Ils peuvent avoir d'autres personnes qui leur fassent venir du blé,

sans avoir besoin de travailler eux-mêmes.

M. BARLOW.

Et comment donc, je vous prie?

TOMMY.

Ils n'ont qu'à payer des travailleurs, ou bien acheter du pain tout fait, autant qu'ils en ont besoin.

M. BARLOW.

Mais dans l'un et l'autre cas, il faut de l'argent.

TOMMY.

Sans doute, monsieur.

M. BARLOW.

Et tous les gentilshommes en ont-ils?

Tommy hésita quelques momens pour répondre à cette question. Enfin il dit: Je ne crois pas qu'ils en aient tous, monsieur; car on m'en a fait voir qui étoient absolument ruinés.

M. BARLOW.

Mais ceux qui n'ont pas d'argent, comment pourroient-ils se procurer du blé, à moins qu'ils ne le fassent venir eux-mêmes?

TOMMY.

Je ne vois pas qu'ils aient d'autre parti à prendre; autrement ils seroient obligés d'aller mendier, ce qui est fort vilain; et encore ne seroient-ils pas sûrs de trouver toujours d'asez braves gens pour les secourir.

M. BARLOW.

Puisque nous en sommes sur cette matière, je pourrois vous dire une histoire que j'ai lue il y a quelque temps. Il est question de plusieurs gentilshommes, qui, même avec de l'or, ne trouvoient pas de pain à se procurer.

Tommy témoigna un si grand desir d'apprendre cette histoire, que M. Barlow la lui raconta de la manière suivante.

LES DEUX FRÈRES.

DANS le temps où les Espagnols s'embarquoient en foule pour le Pérou, à dessein d'exploiter les mines d'or et d'argent qu'on venoit d'y découvrir, un jeune gentilhomme, nommé Pizarre, s'empressa, comme les autres, de chercher la fortune par cette voie. Il avoit un frère aîné, pour lequel il avoit toujours eu une extrême affection. Il fut le trouver, lui communiqua son projet, et le conjura instamment de le suivre, en lui promettant la moitié des richesses qu'ils parviendroient à se procurer. Alonzo, son frère, étoit un homme sage et modéré dans ses desirs. Cette entreprise lui parut une folie; et il n'épargna rien pour en dissuader son frère, en lui peignant les dangers aux-

quels il s'exposoit, et l'incertitude de ses succès. Enfin, voyant que toutes les représentations étoient inutiles, il lui promit de l'accompagner, mais en protestant qu'il ne prétendoit aucune portion dans les trésors qu'on pourroit acquérir. Il ne demanda d'autre faveur que d'avoir une place dans le vaisseau, pour son bagage et pour ses domestiques. Pizarre alors vendit tout ce qu'il possédoit en Espagne, fit construire un navire, et s'y embarqua avec d'autres aventuriers, animés par l'espérance d'une rapide fortune. Alonzo n'avoit pris avec lui que des charrues, des herses, et d'autres instrumens de labourage, avec des pommes-de-terre, du blé, et quelques semences de divers légumes. Pizarre trouva que c'étoient d'étranges préparatifs pour une pareille expédition; mais, comme il ne vouloit pas avoir de différend avec son frère, il se garda bien de lui en rien dire. Après avoir navigué quelques jours avec un vent favorable, ils relâchèrent dans un port, où l'on

s'arrête ordinairement pour renouveler ses provisions. Pizarre y acheta une grande quantité de pioches et de pelles pour creuser la terre, avec d'autres ustensiles propres à fondre et à rafiner l'or qu'il s'attendoit à trouver. Il fit aussi une nouvelle recrue d'ouvriers pour le seconder dans son travail. Alonzo, au contraire, se contenta d'acheter quelques moutons, deux paires de bœufs, et assez de fourrage pour les nourrir jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au terme de leur voyage. Leur navigation fut très-heureuse; et ils débarquèrent tous en parfaite santé sur les côtes de l'Amérique. Alonzo dit alors à son frère que, n'ayant eu d'autre dessein que de lui tenir compagnie dans la traversée, il vouloit rester sur le bord de la mer avec ses domestiques et son troupeau, tandis que lui et ses compagnons iroient à la recherche de l'or. Il ajouta que, lorsqu'ils en auroient amassé autant qu'ils le desiroient, ils le trouveroient toujours disposé à s'en retourner avec eux dans leur

patrie. Pizarre se mit en marche le lendemain. La résolution de son frère lui inspiroit un si grand mépris, qu'il ne put s'empêcher de l'exprimer à ses compagnons. J'avois toujours pensé, leur dit-il, que mon frère étoit un homme de sens. Il jouissoit même de cette réputation en Espagne. Je vois maintenant qu'on s'étoit étrangement trompé sur son compte. Il vient ici s'occuper de ses moutons et de ses bœufs, comme s'il vivoit tranquillement sur sa ferme, et qu'il n'eût rien à faire qu'à tracer des sillons. Pour nous, j'espère que nous saurons mieux employer notre temps. Venez, venez, mes amis : nous serons bientôt riches pour le reste de notre vie. Tous les aventuriers applaudirent à son discours. Il n'y eut qu'un vieux Espagnol qui branla la tête, en lui disant que son frère n'étoit peut-être pas si fou qu'il se l'étoit imaginé.

Ils s'avancèrent par des marches forcées dans le pays, obligés quelquefois de traverser des rivières à la nage, de

gravir sur des montagnes, et de s'enfoncer dans des forêts qui n'avoient point de routes frayées, tantôt dévorés par l'ardeur brûlante du soleil, et tantôt mouillés jusqu'aux os par des pluis orageuses. Quoi qu'il en soit, ces difficultés ne les empêchèrent point de fouiller en plusieurs endroits. Leurs recherches furent long-temps inutiles. Ils eurent enfin le bonheur de trouver une mine d'or abondante. Ce succès ranima leur courage; et ils continuèrent de travailler jusqu'à ce que leurs vivres fussent consommés. Ils ramassoient chaque jour une grande quantité d'or; mais ils n'avoient que bien peu de chose pour appaiser leur faim. Ils étoient réduits à se nourrir de racines et de fruits sauvages. Cette triste ressource vint même bientôt à leur manquer. La plupart moururent, épuisés de fatigues et de besoins. Les autres eurent à peine la force de se traîner jusqu à l'endroit où ils avoient laissé Alonzo, portant avec eux cet or qui leur avoit fait souffrir tant de misère.

Dans cet intervalle, Alonzo, qui avoit prévu les suites naturelles de leur entreprise, s'étoit occupé sans relâche d'un travail bien plus heureux. Il avoit découvert une plaine dont le sol étoit extrêmement fertile, et qu'il avoit labourée avec ses bœufs, aidé du secours de ses domestiques. Toutes ses semences avoient prospéré au-delà de son espoir; et il venoit de recueillir une riche moisson. Il avoit conduit son troupeau dans une belle prairie, sur le bord de la mer. Chacune de ses brebis lui avoit donné deux agneaux. Dans ses momens de loisir, il avoit employé ses domestiques à pêcher du poisson, qu'ils avoient ensuite préparé avec du sel recueilli sur le rivage : en sorte qu'au retour de Pizarre, ils se trouvoient abondamment fournis de toutes sortes de provisions.

Alonzo reçut son frère avec la joie la plus vive, et lui demanda quel étoit le succès de ses travaux. Pizarre lui répondit qu'il avoit ramassé une quantité d'or immense; mais qu'il avoit perdu la plus

grande partie de ses compagnons; que le reste étoit près de mourir de faim, et que lui-même, depuis deux jours, n'avoit pris d'autre nourriture que des racines et de l'écorce d'arbre: il finit, en le priant de leur faire servir tout de suite à manger. Alonzo répliqua froidement qu'il avoit expressément déclaré ne vouloir aucune part dans les trésors que Pizarre pourroit acquérir, et qu'il étoit fort étonné que Pizarre prétendît avoir la sienne dans les fruits qu'il avoit eu tant de peine à tirer du sein de la terre. Mais, ajouta-t-il, si vous voulez échanger de votre or contre mes provisions, nous pourrons nous arranger ensemble. Pizarre trouva cette condition bien dure dans la bouche de son frère. Cependant, comme ses compagnons et lui mouroient de faim, il fut obligé d'y souscrire. Le prix qu'exigeoit Alonzo pour la moindre fourniture étoit si exorbitant, que Pizarre eut bientôt dépensé tout l'or qu'il avoit recueilli, à se procurer seulement les choses les plus nécessaires à sa subsistance. Son frère alors

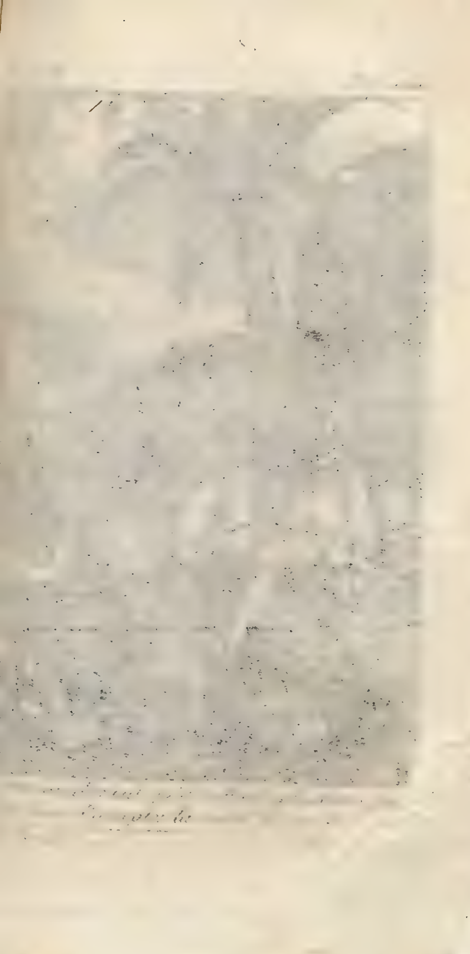
lui proposa de se rembarquer pour l'Espagne dans le vaisseau qui les avoit amenés, d'autant mieux que les vents et la saison se trouvoient extrêmement favorables. Mais Pizarre, en lui lançant un regard furieux, lui dit que, puisqu'il avoit eu la barbarie de dépouiller un frère du fruit de ses travaux, il pouvoit s'en retourner tout seul; que pour lui, il aimoit mieux périr sur ce rivage désert, que de s'embarquer avec un homme si dénaturé.

Au lieu de s'offenser de ces reproches, Alonzo jeta tendrement les bras autour du cou de son frère, et lui tint le discours suivant: Avez-vous pu croire, mon cher Pizarre, que je voulusse réellement vous priver de ce qui vous a coûté tant de peines et de périls? Périsse tout l'or de l'univers, avant que je sois capable d'une telle conduite envers mon frère! Je n'ai voulu que vous guérir de votre ardeur aveugle pour les richesses. Vous méprisiez ma prévoyance et mon industrie. Vous imaginiez follement que rien ne pouvoit manquer à celui qui

avoit de l'or. Vous avez vu cependant que tout celui que vous avez amassé ne pouvoit vous empêcher de périr de besoin. J'espère que vous êtes devenu plus sage. Reprenez donc ces trésors, dont vous avez appris à connoître aujourd'hui la méprisable valeur.

La sagesse d'Alonzo porta la lumière dans l'esprit de Pizarre ; et une générosité si peu attendue pénétra son cœur de la plus vive reconnoissance. Il reconnut, par l'épreuve qu'il venoit de faire, combien l'industrie l'emporte réellement sur une vaine richesse. Ce fut inutilement qu'il sollicita plusieurs fois son frère d'accepter la moitié de ses trésors : Alonzo les refusa toujours, en disant que celui qui savoit forcer la terre à lui donner tous les fruits dont il avoit besoin pour se nourrir, n'avoit rien de plus à desirer.

En vérité, dit Tommy lorsque l'histoire fut achevée, il me semble que cet Alonzo étoit un homme bien sensé: Sans lui, son frère et tous ses compagnons alloient mourir de faim. Mais ils ne se sont





Ce fut inutilement qu'il sollicita plusieurs fois son frère d'accepter la moitié de ses trésors..

Marillier del. Delignon sculp.

sont vûs réduits à cette extrémité que parce qu'ils étoient dans un pays désert. Un tel malheur ne leur seroit jamais arrivé en Angleterre. Ici, pour la moindre partie de leur or, ils auroient pu se procurer autant de pain qu'il leur en auroit fallu pour vivre.

M. BARLOW.

Est-ce qu'on est sûr d'être toujours en Angleterre, ou dans tel autre pays où l'on puisse acheter du pain ?

TOMMY.

Je le crois, monsieur.

M. BARLOW.

Comment ! est-ce qu'il n'y a pas de pays dans le monde où il n'y ait pas d'habitans, et où il ne vienne pas de blé ?

TOMMY.

Vous avez raison ; quand il n'y auroit que celui où nous avons vu tout-à-l'heure ces deux frères dans votre histoire.

M. BARLOW.

Et il y en a beaucoup d'autres comme celui-là, je vous assure.

TOMMY.

Oui ; mais on n'a pas besoin d'y aller. On n'a qu'à rester chez soi.

M. BARLOW.

Il ne faut donc jamais mettre le pied dans un vaisseau. Or qui peut répondre de n'y être pas obligé une fois en sa vie? Vous êtes bien jeune encore, et cependant vous avez fait un grand voyage sur mer. Il pouvoit vous arriver un malheur tout comme à un autre, quelque gentilhomme que vous puissiez être.

TOMMY.

Et quel malheur, monsieur, je vous prie?

M. BARLOW.

Celui de voir briser votre vaisseau sur une côte inhabitée. Et alors, quand vous seriez échappé au naufrage, comment auriez-vous fait pour vous nourrir?

TOMMY.

Quoi! j'ai couru ce danger? Est-ce que de pareils accidens arrivent quelquefois?

M. BARLOW.

Il y en a des exemples sans nombre. Je ne vous citerai que celui d'un nommé Selkirk, dont on nous a raconté les aventures sous le nom de Robinson. Il ne tient qu'à vous de les lire. Vous y verrez comment il fut obligé de vivre plusieurs années dans une île déserte.

TOMMY.

Voilà qui est extraordinaire. Et comment fit-il pour soutenir sa vie?

M. BARLOW.

Il fut d'abord réduit à se nourrir de racines et de fruits sauvages; puis, avec quelques grains de blé qu'il trouva dans les débris du vaisseau, il se procura, au bout de quelques mois, de belles moissons. Enfin, il se fit un troupeau de chèvres sauvages qu'il étoit venu à bout de prendre, et dont il apprivoisa les petits.

TOMMY.

Est-ce qu'une manière de vivre si triste ne le fit pas bientôt mourir?

M. BARLOW.

Au contraire, il ne se porta jamais

si bien de sa vie. Vous le verrez un jour, en lisant ses aventures. Mais une histoire encore plus extraordinaire, c'est celle de quatre matelots russes, qui se virent abandonnés sur la côte du Spitzberg, où ils furent obligés de vivre plusieurs années.

TOMMY.

Qu'est-ce que le Spitzberg, monsieur, je vous prie?

M. BARLOW.

C'est un pays bien reculé dans le nord, qui est toujours couvert de neige et de glaces, tant le froid y est rigoureux. Il ne croît que de la mousse sur ce sol aride, et à peine la terre y nourrit-elle quelques animaux. Outre cela, il y règne une obscurité continue pendant une partie de l'année, et l'abord en est presque interdit aux vaisseaux. Il est impossible de concevoir un séjour plus affreux, et où il soit plus difficile de supporter les misères de la vie. Cependant quatre hommes ont lutté victorieusement pendant plusieurs années contre

toutes ces horreurs, et trois d'entre eux sont retournés sains et saufs dans leur pays.

TOMMY.

Cela doit composer une histoire bien étrange. Je donnerois tout au monde pour la savoir.

M. BARLOW.

Il ne vous en coûtera pas tout-à-fait si cher. La première fois que je la lus, elle me fit tant d'impression, que j'en recueillis les particularités les plus intéressantes. Je me fais un plaisir de vous les communiquer. Les voici; mais il faut d'abord vous apprendre que le froid est si âpre sous ces climats, que la mer y est couverte de glaces énormes, qui menacent quelquefois les vaisseaux de les écraser dans leur choc, ou de les envelopper si étroitement de toutes parts, qu'ils ne soient plus capables de s'en tirer. Vous pouvez maintenant vous former une idée de la situation désastreuse où se trouva un vais-

seau russe qui naviguoit sur ces mers, et qui se vit tout-à-coup emprisonné entre des montagnes de glaces qui s'élevoient plus haut que ses mâts. C'est ici que commence mon extrait ; et vous pouvez le lire.

EXTRAIT *du récit des aventures de quatre matelots russes, abandonnés sur la côte déserte de Spitzberg oriental.*

DANS cet état alarmant, c'est-à-dire lorsque le vaisseau fut entouré de glaces, on tint un conseil général. Le contre-maître Himkoff déclara qu'il se souvenoit d'avoir ouï dire que quelques particuliers de Metzen, ayant formé, il y a quelques années, le projet de passer l'hiver sur cette île, y avoient apporté les matériaux nécessaires pour construire une hutte, et qu'ils y en avoient en effet élevé une à quelque distance du rivage. Cette information leur fit prendre d'une voix unanime la résolution de passer l'hiver dans le même endroit, si la hutte, comme ils l'espéroient, subsistoit encore. Ils voyoient clairement

de quel danger ils étoient menacés, et que leur perte étoit inévitable, s'ils restoient plus long-temps dans le vaisseau. En conséquence, ils convinrent d'envoyer aussitôt quatre hommes choisis de l'équipage, pour aller à la découverte de la hutte, et reconnoître exactement les lieux. Ces quatre personnes furent le contre-maître Alexis Himkoff, Iwan Himkoff son filleul, Stephen Scharassoff, et Féodor Weregin. Comme la contrée sur laquelle il falloit descendre étoit inhabitée, ils étoient obligés de se munir de quelques provisions pour leur entreprise. D'un autre côté cependant, ils avoient presque deux milles de chemin à faire sur des bancs de glaces, qui, étant élevés et abaissés tour-à-tour par les vagues, et poussés l'un contre l'autre par le vent, rendoient ce trajet également difficile et dangereux. La prudence leur défendoit de se charger de fardeaux trop lourds, de peur qu'étant accablés sous leur poids, il ne leur fût impossible de franchir les intervalles qui séparoient les

glaçons. Après avoir mûrement considéré tous ces obstacles, ils trouvèrent à propos de n'emporter que ce qui leur seroit absolument nécessaire pour passer une nuit à terre s'ils y étoient obligés. Ils prirent donc seulement un mousquet, un cornet à poudre, contenant douze charges avec autant de balles, une hache, un petit chaudron, un sac d'environ vingt livres de farine, un couteau, une boîte d'amadou, une vessie pleine de tabac, et chaque homme sa pipe de bois. C'est dans cet équipage que les quatre matelots, après bien des périls, descendirent enfin dans l'île, soupçonnant peu les malheurs qu'ils y devoient éprouver. Ils commencèrent par visiter à grands pas le pays; et ils découvrirent bientôt la hutte qu'ils cherchoient, à un mille et demi du rivage. Elle avoit trente-six pieds de longueur, dix-huit de largeur, et autant à-peu-près de hauteur. Elle étoit précédée d'une petite antichambre d'environ douze pieds en carré, avec deux portes, l'une qui s'ouvroit sur la

dehors, et l'autre qui formoit une communication avec l'intérieur de la hutte. Dans celle-ci étoit un poêle de terre, construit à la manière russe. C'étoit une espèce de four sans cheminée, qui servoit à-la-fois à échauffer la chambre et à cuire les alimens. Les paysans russes, dans les grands froids, ont aussi coutume de se coucher dessus pour y jouir de la chaleur.

La hutte avoit beaucoup souffert depuis le temps qu'elle avoit été abandonnée. Cependant nos aventuriers se trouvèrent trop heureux de pouvoir y passer la nuit. Le lendemain matin de bonne heure, ils s'empressèrent de retourner au rivage, dans l'impatience d'instruire leurs compagnons de leur découverte, et de tirer du vaisseau toutes les provisions nécessaires pour iverner dans l'île. Je vous laisse à penser quels furent et leur surprise et leur désespoir, lorsqu'en arrivant à l'endroit du débarquement, ils ne virent plus le vaisseau, et que la mer, dans toute son immense

étendue, s'offrit à leurs yeux, dégagée des glaçons dont elle étoit hérissée la veille. Une tempête, qui s'étoit élevée durant la nuit, avoit causé cet évènement désastreux. Soit que des glaces énormes eussent été poussées par les vagues contre les flancs du vaisseau, et l'eussent mis en pièces, soit qu'il eût été emporté dans la haute mer par la violence des courans, c'est vainement qu'ils les cherchèrent au loin d'un œil avide : il ne devoit plus se montrer à leurs regards. Comme on n'a jamais pu en avoir de nouvelles, il est probable qu'il fut englouti, et que tous ceux qui le montoient y trouvèrent une fin déplorable.

Une si cruelle disgrace ne laissant plus à nos malheureux aucune espérance de quitter jamais cet horrible séjour, ils s'en retournèrent vers la hutte, saisis de toutes les convulsions du trouble et du désespoir.

Oh! monsieur, s'écria Tommy en s'interrompant à ce passage, dans quelle

affreuse situation ces pauvres gens vont se trouver! Jetés sur un pays tout couvert de neiges et de glaces, sans avoir personne pour leur donner du secours, et leur fournir de la nourriture, il me semble qu'à chaque instant je vais les voir mourir. Vous serez mieux instruit, lui répondit M. Barlow, quand vous aurez lu le reste de l'histoire. Dites-moi cependant une chose avant d'aller plus avant. Ces quatre hommes étoient de pauvres matelots, accoutumés à braver les périls, à mener une vie agitée, et à travailler sans relâche pour gagner leur subsistance. Pensez-vous qu'il eût mieux valu pour eux en ce moment d'avoir été élevés en gentilshommes, c'est-à-dire à ne rien faire, et à payer des gens pour les servir? Oh! vraiment non, répliqua Tommy, ils sont bien plus heureux à présent d'avoir été de bonne heure exercés au travail. J'espère que cette habitude va les mettre en état d'imaginer et d'entreprendre quelque chose pour se tirer d'embarras. S'ils cessent un

moment

moment de travailler, ils vont nécessairement périr. Mais voyons la suite.

Leurs premières réflexions, comme on peut aisément l'imaginer, furent employées à chercher les moyens de se procurer les nécessités les plus pressantes de la vie. Les douze charges de poudre, avec les balles dont ils s'étoient munis, leur servirent à tuer le même nombre de rennes, espèce d'animaux très-abondante dans l'île. Ils songèrent ensuite à réparer les dommages que la hutte avoit eus à souffrir. Un des rares avantages de ces climats glacés, c'est que le bois s'y conserve plusieurs années sans être rongé par les vers. Ainsi les planches, dont la hutte étoit fermée, se trouvoient en très-bon état. Elles n'avoient fait que se relâcher dans leurs jointures; ce qui formoit des fentes assez larges pour donner un libre passage au souffle perçant de l'aquilon. Il ne fut pas difficile, au moyen de la hache, de remédier à cet inconvénient; et la mousse, dont les rochers de l'île sont couverts, servit à

boucher les moindres ouvertures. Ces réparations coûtèrent d'autant moins de peine à nos solitaires, que les paysans russes sont très-excellens charpentiers, et bâtissent eux-mêmes leurs maisons.

Le froid excessif, qui rend l'air de ces contrées si peu favorable à la population des animaux, en rend aussi le sol absolument contraire à la production des plantes. On ne trouve aucune espèce d'arbre ni de buisson dans certaines parties du Spitzberg. Cette rigueur de la nature jetoit les plus vives alarmes dans l'esprit des matelots. Sans un bon feu pour se réchauffer, il leur étoit impossible de résister à l'âpreté du climat; et comment entretenir du feu, si le bois leur manquoit? Par bonheur, en se promenant le long du rivage, ils trouvèrent quelques débris de vaisseaux, et ensuite des arbres entiers, productions d'un sol plus heureux, que les débordemens de quelques rivières lointaines avoient entraînés dans la mer, et qu'elle repoussoit sur ses bords. Mais rien ne leur fut d'un

service plus essentiel, durant la première année de leur infortune, que des planches qu'ils trouvèrent entre les rochers du rivage, avec un croc de fer, des clous de cinq à six pouces de long, et d'autres pièces de ferrure, qui tenoient à ces débris. Ils reçurent ce secours imprévu au moment où, près de consommer les derniers restes de tous les rennes qu'ils avoient tués, le défaut de poudre ne leur laissoit envisager d'autre sort que de devenir la proie de la faim. Cette heureuse rencontre fut suivie d'une autre également fortunée. Ils trouvèrent sur le sable de la mer la racine d'un sapin. Comme la nécessité fut toujours la mère de l'invention, ils imaginèrent de profiter de la courbure naturelle de cette racine pour en faire un arc; mais, comme il leur manquoit pour le présent une corde et des flèches, et qu'ils ne savoient comment s'en procurer, ils résolurent, en attendant, de se fabriquer deux lances pour se défendre contre les ours blancs, les plus féroces de leur espèce, dont ils

avoient continuellement à redouter les attaques. Voyant bien qu'ils ne pourroient faire l'armure de leurs lances, ni de leurs flèches, sans le secours d'un marteau, ils ne songèrent plus qu'à se forger un instrument si nécessaire. Ils mirent rougir au feu ce long croc de fer dont nous avons parlé; puis, en y enfonçant au milieu le plus gros de leurs clous, ils y pratiquèrent un trou assez large pour recevoir un manche; et d'un bouton arrondi, qui terminoit l'un de ces bouts, ils firent, tant bien que mal, la tête du marteau. Un large caillou leur avoit tenu lieu d'enclume: deux morceaux de cornes de rennes leur firent à merveille l'office de tenailles. Avec ces outils grossiers, ils eurent bientôt façonné quelques clous en pointe de lances, qu'ils aiguisèrent sur des pierres, et qu'ils lièrent ensuite avec des lanières de peau de renne à des morceaux de branches d'arbre, que la mer avoit jetés sur la plage. La confiance que leur inspiroient ces nouvelles armes leur fit aussitôt prendre la réso-

lution d'aller eux-mêmes, à leur tour, attaquer les ours blancs. Après un combat dangereux, ils tuèrent un de ces terribles animaux, dont la chair leur fournit des provisions toutes fraîches. Ils la trouvèrent excellente, ayant à-peu-près l'odeur et le goût de la chair de bœuf. Ils virent, non sans un extrême plaisir, qu'avec le tranchant de leur couteau ils pouvoient diviser les nerfs et les tendons en filamens de la grosseur qu'ils voudroient leur donner. Ce fut peut-être la plus heureuse découverte qu'ils pussent faire dans leur situation; car, outre les avantages dont nous allons bientôt parler, ils se virent pourvus tout-à-coup d'une bonne corde pour leur arc. Les pointes de leurs flèches leur coûtèrent encore moins à façonner que l'armure de leurs lances. Ils les attachèrent avec des fils tirés des tendons de l'ours, à des branches de sapin, qu'ils garnirent à l'autre bout de plumes d'oiseaux de mer; et, dès ce moment, ils se se virent en possession d'un bon arc avec ses flèches.

On sentira aisément combien ils durent s'applaudir du succès de leur industrie, en apprenant que, durant leur séjour dans l'île, ils ne tuèrent pas moins de deux cent cinquante rennes avec leurs flèches, outre un grand nombre de renards bleus et blancs. La chair de ces animaux leur servit de nourriture, et leurs peaux de fourrure pour se couvrir, de lits pour se coucher, ou de tapisseries pour rendre plus close leur habitation. Ils ne tuèrent en tout que dix ours blancs, et ce ne fut pas sans un extrême danger; car ces animaux, pourvus d'une force prodigieuse, se débattoient avec une furie incroyable contre leurs armes. Ils avoient attaqué à dessein le premier; ils tuèrent les neuf autres, en se défendant de leurs attaques. Il y eut quelques-uns de ces animaux qui se hasardèrent à pénétrer jusques à l'entrée de la hutte. Il est vrai qu'ils ne montroient pas tous la même intrépidité, soit qu'ils fussent moins pressés par la faim, soit qu'ils fussent de leur nature moins voraces que les autres. La plupart de ceux

qui entrèrent dans la hutte prirent la fuite au premier effort des matelots pour les repousser. Cependant des assauts si répétés ne laissoient pas que de leur donner de l'inquiétude, par la vigilance continuelle dont ils avoient besoin pour se garantir d'être dévorés.

De l'inquiétude, monsieur, s'écria Tommy en s'interrompant! Dites plutôt des frayeurs horribles. Oh ! que ces pauvres gens doivent avoir été malheureux!

M. BARLOW.

Tous, voyez cependant qu'il ne leur est pas arrivé de malheur.

TOMMY.

Il est vrai, parce qu'ils forgèrent des armes pour se défendre.

M. BARLOW.

Peut-être donc n'est-on pas malheureux uniquement ponr être exposé au danger, car on peut en échapper; mais parce qu'on ne sait comment s'en garantir.

TOMMY.

Je ne comprends pas bien votre pensée, monsieur.

M. BARLOW.

Je vais vous donner un exemple qui vous l'éclaircira. Lorsque le serpent s'entortilla autour de votre jambe, n'étiez-vous pas malheureux, parce que vous craigniez qu'il ne vous mordît?

TOMMY.

Oui, monsieur.

M. BARLOW.

Mais Henri n'étoit pas malheureux, lui?

TOMMY.

Cela est encore vrai.

M. BARLOW.

Cependant il étoit plus en danger d'être mordu que vous, puisqu'il saisit le serpent avec sa main.

TOMMY.

Oh! sans doute.

M. BARLOW.

Mais il comprit qu'en le prenant hardiment par le cou, et le jetant au loin,

il pouvoit se délivrer du péril. Si vous aviez fait la même réflexion, probablement vous n'auriez pas eu tant de crainte, et vous n'auriez pas été aussi malheureux que vous l'étiez.

TOMMY.

Oui, monsieur, vous me le faites bien sentir : et si le même accident m'arrivoit encore, je crois que j'aurois assez d'avisement pour en faire autant que Henri.

M. BARLOW.

Et seriez-vous alors aussi malheureux que vous l'avez été la première fois ?

TOMMY.

Non certainement, parce que j'aurois plus de courage.

M. BARLOW.

Ainsi donc les personnes qui ont du courage ne sont pas aussi malheureuses dans le danger que celles qui n'en ont point ?

TOMMY.

Certainement non, monsieur.

M. BARLOW.

Et cela est-il vrai de toute espèce de danger ?

TOMMY.

Cela doit être. J'ai vu quelquefois maman toute tremblante, lorsqu'elle avoit à traverser dans sa voiture un petit ruisseau, tandis que mon papa n'y trouvoit pas le moindre péril.

M. BARLOW.

Ainsi, avec du courage, elle n'y auroit pas trouvé plus de péril que votre papa ?

TOMMY.

Je le crois comme vous ; car je la voyois se moquer elle-même de sa poltronnerie, lorsque le ruisseau étoit traversé.

M. BARLOW.

Il est donc possible que nos matelots, se trouvant si bien en état de se défendre contre les ours, n'en eussent plus de frayeur, et par conséquent ne fussent pas aussi malheureux que vous l'aviez d'abord imaginé.

TOMMY.

En vérité, je le crois à présent.

M. BARLOW.

Continuons donc, s'il vous plaît.

La chair des trois espèces d'animaux dont nous avons parlé, savoir les ours blancs, les rennes, les renards blancs et bleus, fut le seul aliment dont nos malheureux solitaires eurent à se nourrir pendant le cours de six années. Nous ne voyons pas à-la-fois toutes nos ressources. La nécessité peut seule aiguiser l'invention. C'est elle qui, fécondant par degrés notre esprit, lui fait concevoir des expédiens dont il n'auroit jamais eu l'idée. La vérité de cette observation fut éprouvée par nos matelots en plus d'une circonstance. C'étoit peu de manger leur viande sans pain ni sel, dont ils étoient absolument dépourvus; ils étoient réduits à la manger demi-crue, parce que leur four n'étoit pas propre à la faire rôtir, et que le bois étoit trop précieux par sa rareté, pour allumer du feu hors de la hutte. Pour remédier à cet inconvénient,

ils imaginèrent d'exposer à l'air, pendant l'été, une partie de leurs provisions, et de les suspendre ensuite dans la partie supérieure de la hutte, où la fumée, qui s'y élevoit sans cesse, achevoit de les dessécher. Cette viande, ainsi préparée, avoit le double avantage de se conserver long-temps, et de leur tenir lieu de pain, pour manger avec la viande fraîche, qu'ils n'en trouvoient que meilleure. Le succès de cette expérience ayant rempli parfaitement leurs vues, ils continuèrent de la pratiquer pendant tout le temps de leur séjour dans l'île; et par ce moyen ils conservèrent toujours un fonds suffisant de provisions. Pendant l'été, l'eau ne manquoit point, grace à quelques petits ruisseaux qui couloient des rochers; et, pendant l'hiver, ils s'en procuroient aisément, en faisant fondre de la neige ou de la glace dans leur petit chaudron.

Je vous ai fait observer plus haut qu'ils avoient apporté avec eux un petit sac de farine. Ils en avoient consommé environ la moitié pour leur nourriture; ils

ils employèrent le reste d'une manière bien différente, mais qui leur fut également utile. Ils n'avoient pas tardé long-temps à sentir la nécessité d'entretenir, sous un climat si froid, un feu continuel, en réfléchissant que s'il venoit malheureusement à s'éteindre, ils n'auroient plus de moyens de le rallumer. Ce n'est pas qu'ils n'eussent un briquet et des pierres à fusil, mais ils manquoient de mêches et d'allumettes. Ils avoient trouvé dans leurs promenades une terre argileuse. Ils s'en servirent pour fabriquer une espèce de lampe, où ils se proposèrent d'entretenir constamment de la lumière, en y brûlant la graisse des animaux qu'ils pourroient tuer. Ce fut certainement une idée dont ils eurent bien à s'applaudir; car la privation de la lumière, dans un pays où la nuit dure plusieurs mois de suite, pendant l'hiver, auroit mis le comble à toutes les misères dont ils étoient accablés.

Tommy ne put s'empêcher d'interrompre ici M. Barlow. Excusez-moi,

monsieur, lui dit-il, mais est-ce qu'il y a des pays dans le monde, où il règne une nuit continuelle pendant plusieurs mois de suite?

M. BARLOW.

Oui vraiment, il y en a.

TOMMY.

Et comment cela se peut-il faire?

M. BARLOW.

Comment se peut-il qu'il fasse nuit ici pendant quelques heures à la fin de chaque journée?

TOMMY.

Comment, monsieur? c'est que sans doute cela doit naturellement arriver.

M. BARLOW.

C'est ne dire aucune chose, sinon que vous n'en savez pas la raison. Mais n'observez-vous pas ici de différence entre la nuit et le jour?

TOMMY.

Il y en a une bien grande. Le jour il fait clair, et la nuit il fait obscur.

M. BARLOW.

Et pourquoi fait-il obscur dans la nuit?

TOMMY.

Voilà ce que je ne sais pas.

M. BARLOW.

Est-ce que le soleil brille pendant toutes les nuits ?

TOMMY.

Non certainement, monsieur,

M. BARLOW.

Il brille donc seulement pendant quelques-unes, et non pendant les autres ?

TOMMY.

Il ne brille jamais dans la nuit.

M. BARLOW.

Et brille-t-il dans le jour ?

TOMMY.

Oui, monsieur.

M. BARLOW.

Quoi ! chaque jour ?

TOMMY.

Oui, chaque jour, excepté seulement que les nuages nous le dérobent quelquefois.

M. BARLOW.

Et que devient-il dans la nuit ?

TOMMY.

Il va se coucher, en sorte que nous ne pouvons pas le voir.

M. BARLOW.

Ainsi donc, tant que vous pouvez voir le soleil, il n'est jamais nuit?

TOMMY.

Non, monsieur.

M. BARLOW.

Et tant qu'il demeure couché, jamais il n'est jour?

TOMMY.

C'est la vérité.

M. BARLOW.

Et quand il reparoît?

TOMMY.

Le jour aussitôt recommence. J'ai vu quelquefois le jour naître, et le soleil se lever tout de suite après.

M. BARLOW.

Mais, si le soleil ne se levoit pas durant plusieurs mois de suite, qu'arriveroit-il?

TOMMY.

Qu'il feroit nuit pendant tout ce temps.

M. BARLOW.

Voilà précisément le cas où se trouvent les pays dont nous parlions tout-à-l'heure.

TOMMY.

Voudriez-vous bien, monsieur, je vous prie, m'en faire connoître la raison?

M. BARLOW.

Je vous l'expliquerai dans un autre moment. Revenons à nos pauvres matelots.

Ayant donc fabriqué leur lampe, ils la remplirent de graisse de renne, et y allumèrent du linge effilé, dont ils avoient réuni les brins en forme de mèche. Mais ils eurent le chagrin de voir que la graisse fut à peine fondue, que non seulement elle pénétra l'argile, mais qu'elle filtra même de tous les côtés. Cet inconvénient ne provenoit d'aucune félure, mais de ce que la terre étoit trop poreuse. Instruits par cette épreuve, ils fabriquèrent une nouvelle lampe qu'ils laissèrent d'abord sécher entièrement à l'air, puis ils la firent rougir au feu, et en cet état la plongèrent dans leur chau-

dron, où ils avoient fait bouillir de la farine détrempée, jusqu'à la consistance d'une colle légère. Cette lampe ayant été soumise à l'essai, ils virent avec une joie inexprimable qu'elle ne laissoit point échapper la graisse fondue. Par surcroît de précaution, ils trempèrent dans leur colle des morceaux de linge, et les appliquèrent aux parois extérieurs de la lampe. Ils en fabriquèrent ensuite une seconde pour suppléer à la première, en cas d'accident, afin que dans aucun malheur la lumière ne vînt à leur manquer. Ils crurent devoir aussi réserver pour cet usage le peu qui leur restoit de farine.

Comme ils avoient soin de ramasser tout ce que les vagues poussoient sur la côte, ils avoient trouvé parmi des débris quelques bouts de cordage, et une petite quantité d'étoupe, espèce de filasse dont on se sert pour calfater les vaisseaux. Ils eurent aussi une bonne provision de mèches; et, lorsqu'elle vint à leur manquer, ils y suppléèrent avec leurs chemises et leurs grandes culottes de toile,

dont se servent presque tous les paysans de la Russie. Ils entretinrent par ce moyen leur lampe toujours allumée depuis le jour qu'ils l'eurent fabriquée; ce qui arriva peu de temps après leur arrivée dans l'île, jusqu'au moment où ils s'embarquèrent pour leur pays.

Cependant l'hiver approchoit; et leurs souliers, leurs bottes, ainsi que toutes les autres parties de leur habillement, prêts à tomber en lambeaux, alloient les exposer presque nus à la rigueur du climat. Ils furent donc obligés d'avoir de nouveau recours à cet esprit d'invention, que la nécessité réveille toujours dans les extrémités de la détresse. Ils avoient une quantité de peaux de rennes et de renards, qui ne leur avoient jusqu'alors servi que pour leurs lits. Ils pensèrent à en tirer un service plus essentiel. La difficulté principale étoit de savoir comment les tanner. Après avoir délibéré sur ce point, ils imaginèrent la méthode suivante: Ils mirent tremper durant quelques jours leurs peaux dans de l'eau

fraîche, pour que le poil pût s'en détacher plus facilement. Ils frottèrent ensuite le cuir humide entre leurs mains, jusqu'à ce qu'il fût presque sec, et alors ils versèrent dessus un peu de graisse de renne fondue, et recommencèrent à le frotter. Au moyen de ce procédé, le cuir devint doux, maniable, onctueux, et propre enfin à tout ce qu'ils en vouloient faire. Les peaux qu'ils destinoient à leur servir de fourrures, ils ne les firent tremper qu'un jour, uniquement pour les mettre en état d'être travaillées. Ils les préparèrent ensuite de la manière que je viens d'exposer, excepté seulement qu'ils se gardèrent bien d'en faire tomber le poil.

Ils se trouvèrent ainsi pourvus de tout ce qu'il leur falloit pour se faire des vêtemens. Mais alors il se présenta une nouvelle difficulté. Ils n'avoient ni alêne pour percer le cuir de leurs souliers et de leurs bottes, ni aiguilles pour coudre leurs habits. Heureusement il leur restoit encore quelques morceaux de fer et toute leur industrie pour les fabriquer.

Le trou de leur aiguille fut ce qui leur donna le plus d'embarras; mais ils en vinrent à bout avec la pointe de leur couteau qu'ils rendirent bien aiguë, et qu'ils firent ensuite entrer, en frappant, dans le fer lorsqu'il fut rouge. Pour la pointe de l'aiguille, il ne fut pas difficile de la former, en l'aiguisant sur des cailloux. Ils auroient bien voulu pouvoir se forger aussi des ciseaux pour couper le cuir. Mais comment l'entreprendre! Leur couteau du moins servit à cet usage; et, quoiqu'il n'y eût parmi eux ni cordonnier ni tailleur, ils taillèrent leur cuir et leurs fourrures avec toute la justesse convenable à leurs besoins. Les nerfs des ours et des rennes, qu'ils avoient trouvé le moyen de diviser, comme je l'ai dit ci-dessus, leur tinrent lieu de fil; et, au bout de quelques jours de travail, chacun d'eux se vit pourvu d'un vêtement tout complet.

Tels sont, dit M. Barlow, les principaux détails que j'ai recueillis de cette aventure vraiment extraordinaire. Ils suf-

fisent pour vous montrer tout-à-la-fois à quels étranges accidens les hommes sont exposés, et quelles inventions merveilleuses la nécessité peut suggérer à leur esprit.

TOMMY.

Mais dites-moi, je vous prie, monsieur, que devinrent à la fin ces pauvres gens?

M. BARLOW.

Après avoir vécu plus de six ans sur cette plage désastreuse, ils virent un jour aborder par hasard un vaisseau, qui voulut bien se charger des trois hommes qui vivoient encore, et les transporta dans leur pays.

TOMMY.

Vous ne parlez que de trois, monsieur. Et qu'étoit devenu le quatrième?

M. BARLOW.

Il avoit été attaqué d'une maladie dangereuse, qu'on appelle le scorbut. Comme il étoit d'une humeur indolente, et qu'il ne voulut pas faire l'exercice dont il avoit besoin pour guérir, après

avoir langui quelque temps, il mourut, et fut enterré dans la neige par ses compagnons.

Ils furent interrompus en cet endroit par l'arrivée de Henri, qui revenoit de chez son père, à qui il étoit allé demander du blé pour ensemencer la terre de son ami. Une jeune colombe le suivoit, ramassant fort adroitement avec son bec les grains qu'il laissoit tomber exprès de son mouchoir.

Dans une de ses promenades avec M. Barlow, Henri avoit sauvé cette colombe des serres d'un épervier qui commençoit à la mettre en pièces pour la dévorer. Il avoit pris un soin infini de ses blessures, et l'avoit nourrie chaque jour de ses propres mains. Le pauvre oiseau, qui se trouvoit alors entièrement rétabli, avoit conçu une affection si tendre pour son bienfaiteur, qu'il suivoit tous ses pas, alloit se percher sur son épaule, se tapir dans son sein, et béqueter des miettes de pain sur ses lèvres. Tommy fut extrêmement surpris de les voir si bien en-

semble; et il demanda à Henri par quel moyen il avoit su rendre cet oiseau si familier. Henri lui répondit qu'il ne s'étoit point donné de peines particulières pour y parvenir; mais que la pauvre petite créature, ayant reçu de lui des secours pendant qu'elle étoit malade, l'avoit pris d'elle-même en amitié.

En vérité, dit Tommy, cela me paroît bien surprenant; car j'ai toujours vu les oiseaux s'enfuir à tire-d'aîles, dès qu'on les vouloit approcher. Ils sont si sauvages!

M. BARLOW.

Quoi! parce qu'ils s'enfuient? J'imagine que vous prendriez le même parti à l'aspect d'un lion ou d'un tigre.

TOMMY.

Oh! je vous en réponds.

M. BARLOW.

Et cependant vous ne vous croyez pas un animal sauvage?

Tommy ne put s'empêcher de sourire à cette question, et répondit qu'il étoit bien loin d'avoir de lui cette idée.

M.

M. BARLOW.

Vous voyez donc que les animaux ne sont sauvages, comme vous les appelez, que parce qu'ils craignent qu'on ne leur fasse du mal ; et il est tout naturel qu'ils s'enfuient par le sentiment de cette crainte. Mais ceux dont vous prendriez soin, et que vous sauriez traiter avec douceur, n'auroient plus peur de vous ; au contraire, ils viendroient vous chercher, et vous prendroient en affection.

HENRI.

Ce que vous dites là, monsieur, est bien vrai ; car j'ai vu un petit garçon prendre soin d'un serpent qui vivoit dans le jardin de son père. Lorsqu'on lui donnoit du lait pour déjeûner, il alloit s'asseoir sous un arbre, et se mettoit à siffler. Aussitôt le serpent venoit droit à lui, et buvoit sans façon dans son écuelle.

TOMMY.

Et il ne le mordoit pas ?

HENRI.

Oh! que non. Le petit garçon s'éman-

cipoit quelquefois jusqu'à lui donner de sa cuiller sur la gueule lorsqu'il le voyoit manger trop goulument. Jamais le serpent ne l'a mordu.

Tommy fut enchanté de cette conversation. Comme il étoit, au fond, d'un bon naturel, et qu'il étoit de plus très-curieux de faire des expériences, il voulut dès ce jour essayer d'apprivoiser des animaux. En conséquence, il prit un gros morceau de pain, et courut chercher dans la campagne quelque sujet à former. Le premier qui s'offrit à ses regards, fut un cochon de lait qui s'étoit écarté de sa mère, et se rouloit au soleil. Tommy ne crut pas devoir négliger une si belle occasion de faire son apprentissage. Il s'arrêta un moment pour donner à sa physionomie l'expression la plus tendre; puis, s'avançant sur la pointe du pied, il appela d'une voix flûtée: Petit! petit! petit! mais le petit qui ne comprenoit pas bien exactement ses intentions, au lieu de se laisser amadouer par ces mignardises, se mit à grogner et à s'enfuir. Ingrat, lui cria Tommy, en

grossissant tout-à-coup sa voix pateline, est-ce la manière dont tu dois me répondre, lorsque je veux te nourrir? Si tu ne sais pas connoître tes amis, je vais te l'apprendre. En disant ces mots, il courut vers le fuyard, et d'une main le saisit par la jambe de derrière, pour lui offrir de l'autre main le pain qu'il tenoit. Peu accoutumé à une si étrange contenance, le petit animal se débattoit de toutes ses forces; et ses cris furent si perçans, que la truie, qui n'étoit pas éloignée, accourut à son secours, suivie de la moitié de ses camarades. Tommy, dans le doute si elle seroit contente ou non des civilités qu'il faisoit à son fils, trouva plus sage de lâcher le cochon de lait, qui, cherchant la voie la plus courte pour s'échapper, s'embarrassa malheureusement entre ses jambes, et le fit tomber de toute sa hauteur. Le lieu de la scène étoit un peu plus qu'humide. Aussi Tommy n'eut-il pas à se plaindre de s'être fracassé les os dans sa chûte. Un lit de plume n'auroit

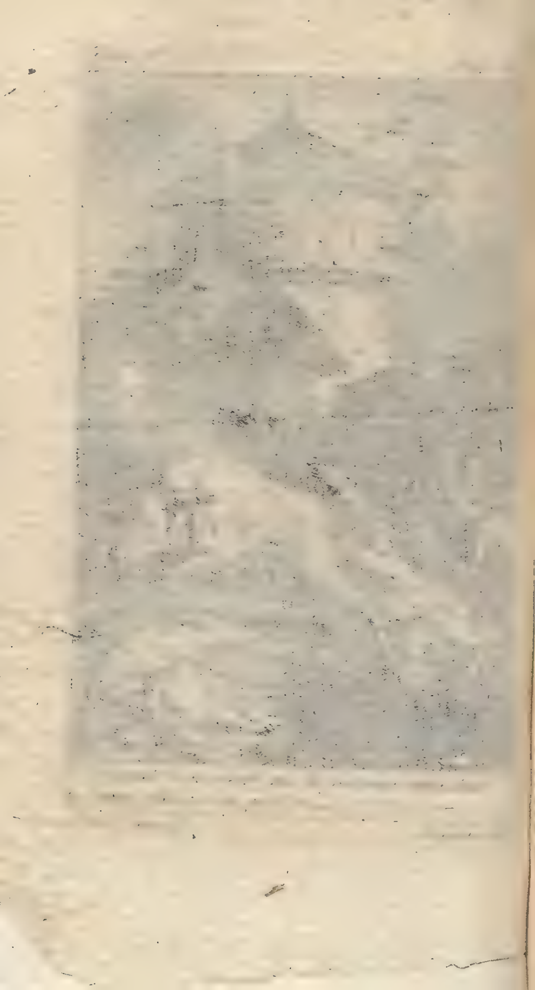
pas été si douillet que le bourbier dans lequel il s'étendit. Pour comble d'infortune, au moment où il cherchoit à se relever, la truie vint trébucher étourdiment sur lui, et le fit rouler avec elle dans la fange. La patience, comme on l'a déjà observé, n'étoit pas la vertu naturelle de notre héros. Outré d'indignation de se voir terrassé par une si vile ennemie, il s'attacha des deux mains à sa queue. Plus elle s'efforçoit de lui échapper, plus il la tirailloit; et plutôt que de lâcher prise, il aima mieux se vautrer à travers toute la mare.

Au milieu de ce grave débat, une troupe d'oies vint justement à passer par le même chemin. La truie, de plus en plus effrayée, et traînant toujours l'opiniâtre Tommy sur ses talons, se jeta au milieu de la bande, qui se dispersa soudain, en agitant ses lourdes ailes. Il n'y eut qu'un jar, d'une force et d'un courage au-dessus du commun de la troupe, qui, voulant se venger de l'alarme qu'on avoit donnée à sa famille, fondit impé-



C'étoit le moment que la fortune attendoit pour changer de parti....

Marillier inv. del. Delignon sculp.



tueusement sur Tommy, et, reconnoissant une place que sa culotte, en glissant, avoit laissée un peu à découvert, l'assaillit de rudes coups de bec. C'étoit le moment que la Fortune attendoit pour changer de parti. Tommy, dont la valeur avoit été jusqu'alors indomptable, se voyant ainsi attaqué à l'improviste par un nouvel ennemi, et ne connoissant pas encore l'étendue précise de son danger, laissa tout-à-coup la palme de la victoire s'échapper de ses mains avec la queue de la truie, et joignit ses clameurs lamentables aux criaillemens des oies et aux grognemens des cochons. Ce triste concert alla retentir jusqu'aux oreilles de M. Barlow, qui, accourant aussitôt sur le champ de bataille, trouva son élève dans la situation la plus piteuse qu'on puisse imaginer, tout couvert de boue de la tête aux pieds, les mains et le visage aussi noirs que ceux d'un ramoneur.

Dans quel état vous vois-je, s'écria-t-il après qu'il eut reconnu sa physionomie

à travers le masque dont elle étoit chargée !

TOMMY.

Hélas ! monsieur, tout cela vient de ce que vous m'avez appris sur la manière d'apprivoiser les animaux, et de m'en faire aimer. Vous en voyez les conséquences.

M. BARLOW.

Si cet accident vous est arrivé pour quelque chose que je vous aie dit, j'en aurai d'autant plus de peine. Mais êtes-vous blessé ?

TOMMY.

Non, monsieur, je ne puis pas dire que j'aie beaucoup de mal.

M. BARLOW.

En ce cas-là, vous n'avez rien de mieux à faire que d'aller vous débarbouiller. Quand vous serez un peu plus propre, nous pourrons nous entretenir à fond de votre aventure.

A son retour, M. Barlow lui demanda comment s'étoit passé cet événement ; et lorsqu'il en eut entendu l'histoire : Je suis

fâché, dit-il, de votre disgrace; mais je ne vois point que j'en aie été la cause. Je ne me souviens point de vous avoir jamais recommandé de saisir les cochons de lait par les pieds de derrière, ni les truies par la queue.

TOMMY.

Il est bien vrai, monsieur; mais vous m'avez dit que de prendre soin des animaux, c'étoit un moyen de s'en faire aimer. C'est pour cela que je voulois donner à manger au cochon de lait.

M. BARLOW.

Voilà de bonnes intentions. Il est dommage que vous vous y soyez pris d'une si étrange manière. Le pauvre animal ne s'attendoit pas d'abord à votre bienveillance. Lorsque vous avez ensuite empoigné sa jambe si brusquement, il avoit encore moins sujet de s'en douter. Je vous demande, à vous-même, si vous auriez beaucoup de plaisir à un repas où 'on vous tiendroit de force un pied en l'air.

Tommy n'eut pas beaucoup de peine à sentir le ridicule de sa conduite ; et M. Barlow reprit ainsi : Tout ce qui vous est arrivé ne vient que de votre étourderie. Avant de lier commerce avec aucun animal, vous devriez d'abord vous instruire de sa nature et de ses dispositions. Autrement vous pourriez éprouver le sort de ce petit garçon, qui, voulant attraper indistinctement les mouches, fut piqué jusqu'au vif par une guêpe ; ou de celui qui, voyant une couleuvre endormie sur le gazon, la prit pour une anguille, et en fut mordu si cruellement, qu'il faillit lui en coûter la vie.

TOMMY.

Mais, monsieur, Henri vous a parlé d'un petit garçon qui avoit nourri un serpent sans en recevoir jamais aucune morsure ?

M. BARLOW.

Cela peut être. Il n'y a presque point d'animaux qui veuillent faire du mal si on ne les attaque, ou s'ils ne sont pressés

par la faim. Il en est cependant dont la familiarité est dangereuse ; ainsi le meilleur moyen est de ne vous jouer jamais à aucun, sans le connoître parfaitement. Si vous aviez observé ce principe, vous n'auriez jamais eu l'idée de vous mesurer avec une truie, en la tiraillant par la queue. Il est fort heureux pour vous de n'avoir pas fait votre apprentissage sur un animal plus dangereux. Vous auriez pu en être traité comme un tailleur le fut autrefois par un éléphant.

TOMMY.

Oh ! monsieur, racontez-moi, je vous prie, cette histoire, pour me consoler de mon infortune. Mais ayez d'abord la bonté de m'apprendre, s'il vous plaît, ce que c'est qu'un éléphant.

M. BARLOW.

L'éléphant est l'animal le plus considérable que nous connoissions sur la terre. Il est plusieurs fois aussi gros qu'un bœuf. Il croît jusqu'à la hauteur de treize, quatorze pieds, et même davantage. Sa force, comme on l'imagine aisément, est

prodigieuse ; mais il est en même temps d'un caractère si doux, qu'il n'attaque jamais les autres animaux qui vivent dans les forêts où il habite. Il ne mange point de chair : il se nourrit uniquement d'herbes, de feuilles et de bois tendre. Ce qu'il y a de plus singulier en lui, c'est sa conformation. Vous ne pouvez en prendre une idée qu'en voyant sa figure dans une estampe, où je vous la ferai observer. Son nez est un tuyau creux et de forme ronde, qu'il alonge ou qu'il raccourcit à sa fantaisie, et qu'il est libre de tourner en tout sens. C'est ce qu'on appelle sa trompe. Il la jette autour des branches qu'il veut arracher, et les brise sans effort. Lorsqu'il veut boire, il la plonge dans l'eau ; et, en aspirant, il en remplit toute la cavité, puis il la recourbe en-dessous pour la porter à sa bouche, et la décharge dans son gosier. Sa bouche n'est armée, pour broyer sa nourriture, que de huit dents, quatre à la mâchoire inférieure, et quatre à la supérieure ; mais de celles-ci il sort deux

autres dents, qu'on appelle ses défenses, parce qu'elles lui servent à se défendre contre ses ennemis. Elles sont longues de quelques pieds, et un peu recourbées en haut. Ces deux dents, dont nous tirons l'ivoire, sont si fortes qu'elles peuvent renverser les arbres et percer des murailles.

TOMMY.

Mais, monsieur, puisque cet animal est si grand et si fort, comment est-il possible de le prendre et de le dompter?

M. BARLOW.

Ce seroit effectivement fort difficile, si l'on n'y employoit ceux qui sont déjà apprivoisés.

TOMMY.

Et comment s'y prend-on, je vous prie?

M. BARLOW.

Lorsqu'on a découvert une forêt qui sert de retraite à ces animaux, on y fait une grande enceinte, fermée de tous côtés par une forte palissade. On n'y mé-

nage qu'une entrée avec une porte qu'on laisse ouverte ; puis on lâche un éléphant apprivoisé, qui va chercher l'éléphant sauvage, et l'engage insensiblement à pénétrer avec lui dans l'enceinte. Aussitôt qu'il y est entré, un homme, qui se tient tout prêt, ferme la porte. L'animal, se trouvant ainsi renfermé, entre en fureur, et cherche à s'échapper en renversant la palissade. On ne lui en donne pas le temps. Deux autres éléphans apprivoisés, qu'on a choisis exprès parmi les plus forts, viennent à lui de chaque côté, le serrent entre eux, et le frappent à grands coups de leur trompe, jusqu'à ce qu'il devienne plus tranquille. Alors un homme s'approche doucement, et lui passe un gros cable à chacun de ses pieds de derrière, et va attacher l'autre bout à des arbres. Le prisonnier demeure en cet état, seul et sans nourriture, pendant quelques jours ; et, au bout de ce temps, il est devenu si docile, qu'il se laisse conduire sans résistance à la loge qu'on lui a préparée. Il ne faut pas ensuite

plus

plus de quinze jours pour le dresser à tous les services qu'on attend de lui.

TOMMY.

Voudriez-vous maintenant, monsieur, me dire ce que l'éléphant fit au tailleur?

M. BARLOW.

A Surate, ville de l'Inde, où les éléphans servent aux mêmes emplois que les chevaux en Europe, il y avoit un tailleur qui travailloit sur son établi, près de l'endroit où l'on menoit chaque jour boire ces animaux. Il avoit pris l'un d'eux en amitié; et, toutes les fois qu'il le voyoit passer devant sa porte, il avoit coutume de lui donner quelque chose à manger. Un jour que l'éléphant étoit venu, comme à l'ordinaire, présenter sa trompe à la fenêtre pour recevoir sa petite ration, le tailleur, qui s'ennuyoit apparemment de cettte visite, au lieu de lui faire ses présens accoutumés, imagina de le piquer de son aiguille. L'éléphant retira sa trompe; et, sans montrer aucun

signe de ressentiment, il continua sa route, et alla boire avec ses compagnons. Mais, après avoir appaisé sa soif, il ramassa dans sa trompe toute l'eau qu'elle pouvoit contenir; et, lorsqu'il repassa devant la boutique du tailleur, il lui déchargea toute son eau sur le visage, avec tant de violence, qu'il faillit le suffoquer. L'ingrat n'avoit-il pas bien mérité cette peine, pour avoir violé si indignement les devoirs de l'amitié? Il la méritoit sans doute, répondit Henri, et je trouve l'éléphant bien généreux de s'être contenté de cette vengeance, lorsqu'il n'avoit qu'à alonger sa trompe pour le saisir et l'étouffer. Il me semble que c'est une grande honte pour les hommes, que de traiter cruellement des animaux qui leur témoignent de la confiance et de l'affection. Vous avez raison, reprit M. Barlow, et je me rappelle une autre histoire d'éléphant, qui est encore plus extraordinaire, si le récit en est véritable.

Un éléphant, dans un excès de colère, auquel ces animaux sont sujets, venoit

d'écraser sous les pieds son conducteur. La femme et les enfans du malheureux, craignant le même sort pour eux-mêmes, se mirent à fuir de toute leur vîtesse pour échapper à l'éléphant. Il étoit prêt à les atteindre, lorsque la femme, s'étant retournée brusquement, mit devant lui l'enfant qu'elle portoit dans ses bras, en lui criant : Ingrát! tu veux donc nous détruire, nous qui depuis tant d'années avons pris soin de te nourrir? Puisque tu viens de tuer mon mari, ôte-moi donc la vie ainsi qu'à ces pauvres enfans. L'éléphant s'arrêta tout-à-coup, oublia sa fureur; et, comme s'il eût été touché de regret, au lieu d'écraser les enfans sous ses pieds, il prit l'aîné avec sa trompe, le posa sur son col, l'adopta pour conducteur, et n'en voulut point souffrir d'autre depuis ce moment.

Tommy remercia M. Barlow de ces deux jolies histoires, et lui promit d'être à l'avenir plus doux et plus avisé dans sa conduite envers les animaux.

Le lendemain il descendit de bonne

heure dans le jardin pour y semer sur un carreau de terre préparé dès la veille le blé que Henri lui avoit apporté. Son ami le secondoit dans cette opération, et l'aidoit de ses avis. Lorsqu'ils eurent fini leur ouvrage, Tommy prenant la parole : Ecoute, Henri, lui dit-il, as-tu jamais entendu l'histoire de ces hommes qui furent obligés de vivre pendant six ans dans un vilain pays, où il n'y a que de la neige et de la glace, et des ours affamés toujours prêts à vous dévorer.

HENRI.

Oui, mon ami; M. Barlow me l'a donnée à lire cet hiver.

TOMMY.

Et tu n'as pas été bien épouvanté de cette aventure?

HENRI.

Epouvanté! c'est un peu fort.

TOMMY.

Comment! est-ce que tu aimerois à vivre dans ce pays-là?

HENRI.

Non, certainement; je me trouve fort heureux d'être né dans un pays comme le nôtre, où l'on ne souffre que rarement de grands froids et de grandes chaleurs; mais je crois aussi qu'un homme doit savoir supporter avec patience tout ce qui lui arrive dans ce monde.

TOMMY.

Ne mourrois-tu pas de désespoir, si tu étois abandonné dans une si affreuse contrée?

HENRI.

Je serois sûrement bien chagrin, si je m'y trouvois tout seul, d'autant mieux que je ne suis encore ni assez grand ni assez fort pour me défendre contre des ours; mais j'aurai beau me désespérer, cela ne me serviroit de rien. Il seroit, je crois, plus sage de chercher à faire quelque chose pour me secourir moi-mêmę.

TOMMY.

Cela vaudroit mieux, sans doute; mais que ferois-tu?

HENRI.

Je travaillerois d'abord à me bâtir une maison, si je pouvois trouver des matériaux.

TOMMY.

Mais, pour bâtir une maison, il faut, ce me semble, uu grand nombre d'ouvriers.

HENRI.

Oui bien, si c'étoit une maison comme celle de ton père. Les maisons qu'habitent les paysans ne demandent pas tant de façon.

TOMMY.

Aussi sont-elles petites, mal-propres et vilaines. J'aurois peur d'y tomber malade, et d'y mourir.

HENRI.

Tu vois cependant que les pauvres ont pour le moins autant de force et de santé que les riches.

TOMMY.

Malgré tout cela, je ne voudrois pas y demeurer.

HENRI.

Tu en parles bien à ton aise. Et si tu n'en avois pas d'autres, n'aimerois-tu pas mieux encore habiter une cabane, que de rester exposé aux injures de l'air ?

TOMMY.

Il est vrai ; mais une cabane même, comment pourrois-tu la faire ?

HENRI.

Il ne me faudroit que des arbres et une hache.

TOMMY.

Oui-dà !

HENRI.

J'irois couper de grosses branches, et je les planterois dans la terre l'une près de l'autre.

TOMMY.

Ensuite ?

HENRI.

Je couperois d'autres branches plus menues, et celles-là je les entrelacerois dans les grosses.

TOMMY.

Et comment ?

HENRI.

Tiens, à-peu-près comme ces claies que je te fis remarquer l'autre jour, dont on se sert pour enfermer les troupeaux lorsqu'on les fait parquer.

TOMMY.

Et tu crois que cette cabane seroit assez close pour te garantir du vent et du froid ?

HENRI.

Attends donc ; tu ne me donnes pas le temps. Il faut que je la revête en dedans et en dehors d'une couche d'argile.

TOMMY.

Et qu'est-ce que l'argile ?

HENRI.

C'est cette terre grasse qui s'attache aux souliers lorsqu'on marche dessus, et qui reste aux mains lorsqu'on la pétrit. Elle me serviroit à faire une bonne muraille.

TOMMY.

Je n'aurois jamais imaginé qu'il fût si aisé de se bâtir une maison. Et tu penses qu'on pourroit y habiter ?

HENRI.

Si je le crois ? Il y a ici beaucoup de gens qui en ont de pareilles, et j'ai ouï dire qu'il n'y en avoit pas d'autres dans plusieurs parties du monde.

TOMMY.

Je voudrois bien essayer d'en faire une. Toi et moi, par exemple, pourrions-nous en venir à bout ?

HENRI.

Qui nous en empêcheroit ? Nous avons une petite hache à la maison : pour le bois et l'argile, ils ne nous manqueront pas.

M. Barlow arriva près d'eux en ce moment. Il venoit les appeler pour faire leur lecture de la matinée. Il dit à Tommy que, puisqu'ils avoient tant parlé d'humanité envers les animaux, il avoit choisi une fort jolie histoire, où il en étoit question; et il l'invita à venir la lire lui même.

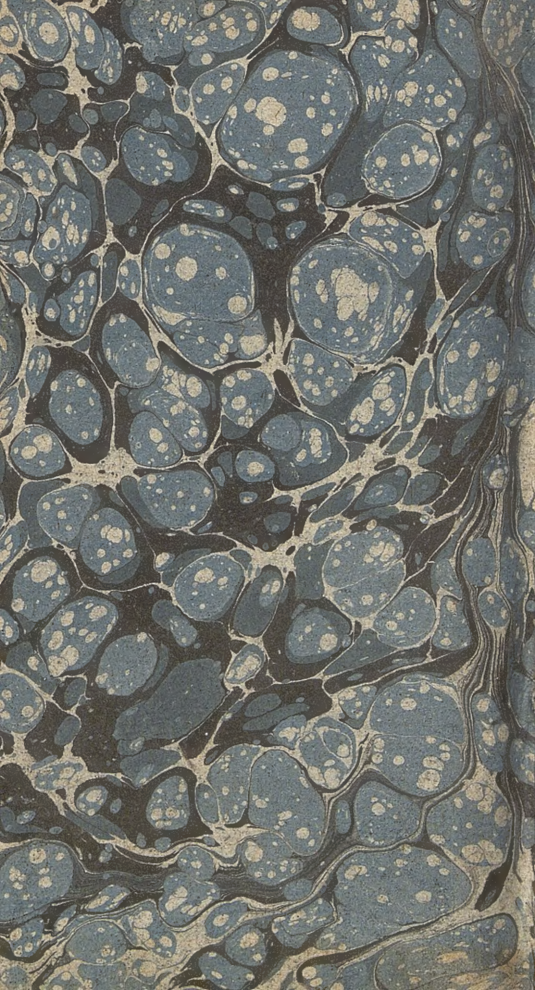
Je le veux bien, monsieur, répondit Tommy, car je commence à aimer beaucoup la lecture. Il me semble que, depuis que j'ai appris à lire, je me trouve plus heureux. Je puis prendre du plaisir à ma volonté.

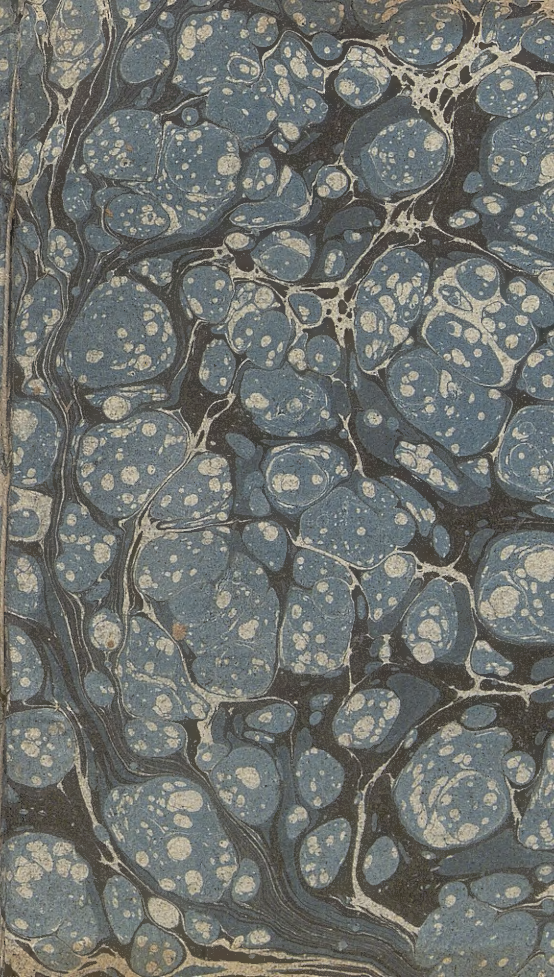
Je suis bien aise, reprit M. Barlow, que vous commenciez à le sentir. Un gentilhomme, puisque vous en aimez si fort le titre, peut goûter plus particulièrement que les autres cet avantage, parce qu'il a plus de temps à sa disposition. S'il veut s'élever au-dessus du reste des hommes, ne vaut-il pas mieux qu'il cherche à s'en distinguer par ses lumières que par de beaux habits, ou d'autres bagatelles, que ceux qui sont

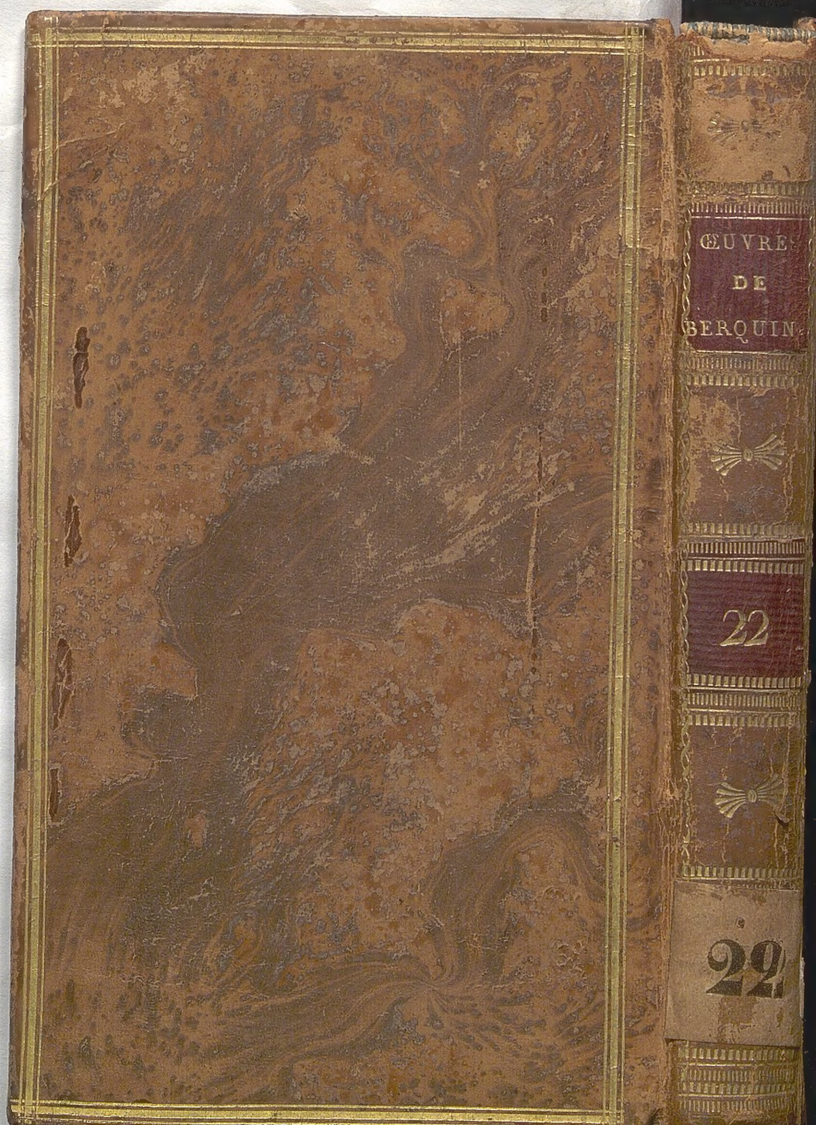
en état de les acheter peuvent avoir aussi bien que lui ?

Tommy convint de la vérité de cette réflexion; et, s'étant assis entre M. Barlow et son ami, il se mit à lire d'une voix claire et distincte l'histoire que l'on trouvera dans le volume suivant.

FIN DU PREMIER VOLUME.






ŒUVRES
DE
BERQUIN.
22
22


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm